

Fédor Mikhaïlovitch
Dostoïevski
(1821-1881)

CRIME ET CHÂTIMENT

(1867)

Traduction intégrale de Léon Brodovikoff

Un document produit en version numérique par Jean-Marc Simonet, bénévole,
professeur retraité de l'enseignement de l'Université de Paris XI-Orsay
Courriel : jmsimonet@wanadoo.fr

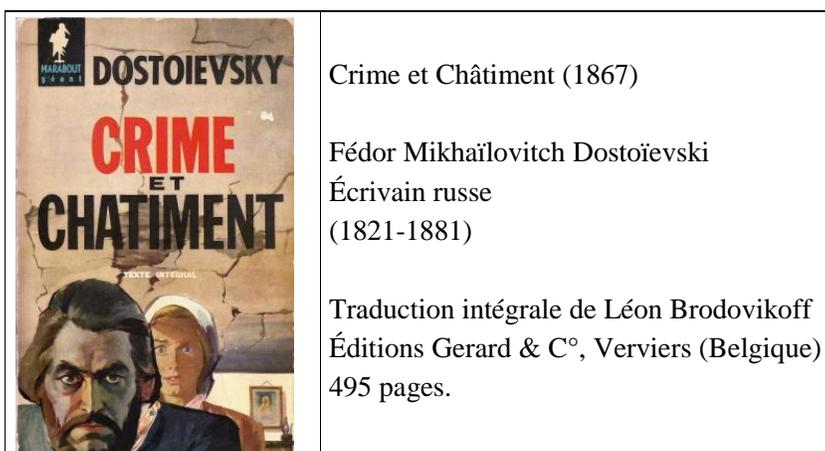
Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
Site web : <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marc Simonet, bénévole.

Courriel : jmsimonet@wanadoo.fr

À partir du livre :



Polices de caractères utilisées :

Pour le texte : Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 22 juin 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

[Chapitre I](#)
[Chapitre II](#)
[Chapitre III](#)
[Chapitre IV](#)
[Chapitre V](#)
[Chapitre VI](#)
[Chapitre VII](#)

DEUXIÈME PARTIE

[Chapitre I](#)
[Chapitre II](#)
[Chapitre III](#)
[Chapitre IV](#)
[Chapitre V](#)
[Chapitre VI](#)
[Chapitre VII](#)

TROISIÈME PARTIE

[Chapitre I](#)
[Chapitre II](#)
[Chapitre III](#)
[Chapitre IV](#)
[Chapitre V](#)
[Chapitre VI](#)

QUATRIÈME PARTIE

[Chapitre I](#)
[Chapitre II](#)
[Chapitre III](#)
[Chapitre IV](#)
[Chapitre V](#)
[Chapitre VI](#)

CINQUIÈME PARTIE

cune des fanfaronnades qui avaient percé jusqu'ici dans chacune de ses paroles. Même son visage avait changé. — J'avoue une impardon-

Code de champ modifié

- 1 Rodia est le diminutif de Rodion. (N. D. T.)
- 2 Dounia est le diminutif d'Evdokia (Eudoxie). (N. D. T.)
- 3 Dounétchka est le diminutif de Dounia. (N. D. T.)
- 4 Une verste vaut 1,067 kilomètres (N. D. T.)
- 5 La koutia est un plat funéraire. (N.D.T.)
- 6 Diminutif particulièrement caressant de Nastassia (N.D.T.)
- 7 Elève de l'école des Pravovèdes qui était une Faculté de Droit aussi réputée en Russie que le sont les Ecoles Normale ou Centrale dans leur domaine, en France. (N. D. T.)
- 8 Un des diminutifs de Mitrei : celui qui est à l'usage d'un camarade. Mitrei est une forme populaire de Dmitri. (N.D.T.)
- 9 Mikolaï est une déformation populaire de Nicolai (Nicolas). (N. D. T.)
- 10 Le programme des lycées s'étendait sur huit années. (N. D. T.)
- 11 En français dans le texte. (N. D. T.)
- 12 Celui des diminutifs de Rodia qui est à l'usage d'un camarade. (N.D.T.)
- 13 Polia, Polenka, Polèchka sont des diminutifs plus ou moins caressants de Polina. (N. D. T.)
- 14 Diminutif de Lida, qui est un diminutif de Lidia. (N. D. T.)
- 15 Un diminutif de Sophia est Sonia. (N. D. T.)
- 16 Ce passage est une satire, on l'a deviné. La censure de cette époque frappait souvent d'interdiction les périodiques les rédacteurs de ceux-ci, pour pouvoir continuer leur activité, usaient couramment des plus vaudevillesques subterfuges. (N. D. T.)
- 17 En français dans le texte. (N. D. T.)
- 18 En français dans le texte. (N.D.T.)
- 19 Oeuvre en prose de Pouchkine restée inachevée (N. D. T.)
- 20 En français dans le texte. (N. D.T.)
- 21 En français dans le texte. (N. D.T.)
- 22 Raskolnikov veut désigner ainsi un endroit se trouvant à sept verstes de Petersbourg : l'asile d'aliénés. Il emploie cette expression à cause de l'habitude russe de désigner certains endroits par la distance qui les sépare de la ville la plus proche. (N. D. T.)
- 23 En français dans le texte, (N. D. T.)
- 24 En français dans le texte, (N. D. T.)
- 25 Conseil de guerre aulique (N. D. T.)
- 26 En français dans le texte. (N. D. T.)
- 27 La koutia est un plat funéraire. (N. D. T.)

nable faiblesse ; j'ai peur de la mort et je n'aime pas qu'on en parle. Savez-vous que je suis un mystique ?

— Ah, oui ! Le fantôme de Marfa Pétrovna ! Eh bien, continue-il à vous visiter ?

— Ne parlez pas de lui ; il n'est pas encore venu à Petersbourg ; et puis, qu'il aille au diable ! s'écria-t-il avec un air bizarrement irrité. — Non, parlons plutôt de... en somme... Hum ! Ah, là, on n'a pas le temps, je ne puis plus rester longtemps avec vous ; c'est dommage ! J'ai pourtant des choses à vous raconter.

— Une femme ?

— Oui. Une histoire accidentelle... mais ce n'est pas de cela que je voulais vous parler.

— Et l'horreur de cette ambiance n'agit pas sur vous ? Vous n'avez plus la force de vous arrêter ?

— Vous avez des prétentions à la force aussi ? Hé, hé, hé ! Vous pouvez vous vanter de m'avoir étonné, Rodion Romanovitch, quoique j'aie su d'avance que ce serait ainsi. Vous parlez de la débauche et de l'esthétique ! Vous êtes un Schiller, vous êtes un idéaliste ! Tout cela doit, évidemment, être ainsi et il faudrait s'étonner si c'était autrement ; mais, quand même, c'est drôle de tomber sur un cas bien réel... Comme c'est regrettable que nous ayons si peu de temps, parce que vous-même vous êtes un sujet des plus curieux ! A propos, vous ai-

28 Pane signifie Monsieur en polonais, (N.D.T.)

29 En allemand dans le texte. (N. D. T.)

30 En français dans le texte. (N. D. T.)

31 Il était d'usage, en Russie, de faire correspondre les grades administratifs civils aux grades militaires. (N. D. T.)

32 En allemand dans le texte, signifie « Dieu miséricordieux ! » (N. D. T.)

33 Cet homme est un escroc, (N. D. T.)

34 En allemand dans le texte, (N. D. T.)

35 Membre de la secte religieuse dissidente des raskolniki. (N. D. T.)

36 Sectaires errants. (N. D. T.)

37 Saint vieillard jouissant de la réputation d'un sage. (N. D. T.)

mez Schiller ? Je l'aime terriblement.

— Vous êtes un fameux fanfaron, après tout, prononça Raskolnikov avec quelque dégoût.

— Mais je vous jure que non ! répondit Svidrigaïlov en riant aux éclats. — Bah, après tout, je ne discuterai pas, soit, je suis un fanfaron ; mais pourquoi ne pas fanfaronner un peu, lorsque la chose est inoffensive ? J'ai vécu sept ans à la campagne chez Marfa Pétrovna et, pour cette raison, étant tombé sur un homme intelligent comme vous et au plus haut point curieux, je suis simplement heureux de bavarder, un peu ; en outre, j'ai bu ce demi-verre et le vin m'est monté quelque peu à la tête. Et surtout, il y a une certaine chose qui m'a fortement troublé, mais dont... je ne dirai rien. Où allez-vous ? demanda soudain Svidrigaïlov avec effroi.

Raskolnikov s'apprêtait à se lever, il lui était venu une sensation pénible, une impression de manque d'air, il fut tout à coup gêné d'être venu ici. Il était maintenant convaincu que Svidrigaïlov était le scélérat le plus vil et le plus insignifiant du monde.

— Allons ! Restez encore, dit Svidrigaïlov en essayant de le retenir. Commandez donc du thé. Allons, restez, je ne vais plus raconter de calembredaines... à mon sujet, veux-je dire. Je vous raconterai quelque chose, Allons, voulez-vous, je vais vous raconter comment une femme s'était mise à me « sauver » comme vous dites. Cela constituera même la réponse à Votre première question, parce que cette personne, c'est votre sœur. Puis-je commencer ? C'est une façon de tuer le temps.

— Commencez, mais j'espère que vous...

— Eh, ne vous inquiétez pas ! Du reste, Avdotia Romanovna ne peut inspirer que le respect le plus profond, même à un homme mauvais et futile comme moi.

HYPERLINK \l "table" [Retour à la Table des matières](#)

Sixième partie

IV

HYPERLINK \l "table" [Retour à la Table des matières](#)

Vous savez peut-être (mais je vous l'ai déjà raconté, je crois), commença Svidrigaïlov, — que j'ai été mis en prison, ici, pour dettes, pour un énorme montant impayé, n'ayant aucun moyen de régler la créance. Inutile de s'étendre sur la manière dont Marfa Pétrovna m'a racheté ; vous savez jusqu'à quel degré de démence peut arriver l'amour d'une femme. C'était une femme honnête et pas bête du tout, quoiqu'elle fût sans culture aucune. Imaginez-vous que cette femme honnête, mais jalouse, s'est décidée à s'abaisser — après de nombreuses scènes pleines de rage et de reproches — jusqu'à conclure avec moi une espèce de contrat qu'elle a respecté pendant toute notre vie commune. La difficulté résidait dans le fait qu'elle était beaucoup plus âgée que moi, et, de plus, elle mâchonnait toujours une espèce de clou de girofle. J'avais eu l'âme assez vile, et assez honnête en son genre, pour lui déclarer que je ne pourrais pas lui rester absolument fidèle. Cet aveu la plongea dans la rage, mais je crois que ma rude franchise lui plut en un certain sens : « Cela signifie qu'il ne veut pas me tromper, puisqu'il me le déclare ainsi d'avance » — c'est la chose la plus importante pour une femme. Après bien des larmes, nous sommes arrivés à conclure un contrat oral du genre de celui-ci : primo, je n'abandonnerai jamais Maria Pétrovna et je resterai toujours son mari ; secundo, je ne quitterai jamais le domaine sans sa permission ; tertio, je n'aurai jamais de maîtresse permanente ; quarto, en revanche, Maria Pétrovna m'autorise à lorgner les servantes, mais pas autrement qu'avec son assentiment secret ; quinto, défense formelle d'aimer une femme de notre condition ; sexto, si jamais il m'arrivait — Dieu m'en

garde !— d'être visité par une grande et sérieuse passion, je devrais m'en ouvrir à Marfa Pètrovna. Au sujet de ce dernier point, Marfa Pètrovna avait toujours été assez tranquille : c'était une femme intelligente et, par conséquent, elle ne pouvait me considérer autrement que comme un débauché et un coureur de jupons, incapable d'aimer sérieusement. Mais une femme intelligente et une femme jalouse sont deux choses différentes et c'était là que gisait le malheur. D'ailleurs, pour juger impartialement certains gens, il faut se débarrasser de certaines idées préconçues et de la mentalité engendrée par la fréquentation quotidienne des gens et des objets qui nous entourent habituellement. J'ai toutes les raisons pour avoir confiance en votre jugement plus qu'en aucun autre. Peut-être vous a-t-on dit beaucoup de choses ridicules, et absurdes au sujet de Marfa Pètrovna. Elle avait, en effet, beaucoup d'habitudes cocasses ; mais je vous dirai franchement que je regrette sincèrement les nombreuses peines que je lui ai causées. Je crois que cela suffit ; cela fait une très honorable *oraison funèbre*³⁸ pour la plus tendre des femmes par le plus tendre des maris. Lors de nos querelles, je me taisais la plupart du temps, sans donner cours à mon irritation et le fait de me donner ainsi des allures de gentleman produisait toujours son effet ; cela l'influçait et lui plaisait ; il lui arrivait d'être fière de moi. Néanmoins, elle n'a pas supporté l'histoire de votre sœur. Je me demande bien comment elle s'est risquée à faire entrer une telle beauté comme gouvernante dans sa maison ? Je m'explique cela par le fait que Marfa Pètrovna était une femme ardente et impressionnable et qu'elle était simplement tombée amoureuse — littéralement amoureuse — de votre sœur. Bon, Marfa Pètrovna a fait elle-même le premier pas, — le croiriez-vous ? Croiriez-vous qu'elle était arrivée à m'en vouloir de ce que je ne disais jamais rien au sujet de votre sœur, de ce que j'acceptais avec indifférence les paroles amoureuses qu'elle ne cessait de prodiguer à son endroit ? Je ne comprenais pas moi-même ce qu'elle voulait ! Evidemment, Marfa Pètrovna raconta à Avdotia Romanovna toute son histoire dans ses moindres détails. Elle avait un trait malheureux : elle racontait à tout le monde absolument tous nos secrets de famille et elle se plaignait de moi à tous ; comment aurait-elle laissé passer l'occasion d'avoir une amie aussi merveilleuse que votre sœur ? Je suppose qu'elles n'ont jamais parlé d'autre chose que de moi, et, évidemment, Avdotia Ro-

³⁸ En français dans le texte. (N.D.T.)

manovna fut mise au courant de toutes les histoires sombres et mystérieuses qui circulaient sur mon compte... Je parie que vous avez aussi déjà entendu quelque chose de ce genre ?

— Oui, Loujine vous a accusé d'avoir été cause de la mort d'un enfant. Est-ce vrai ?

— Faites-moi le plaisir de laisser ces bassesses en paix, dit Svidrigaïlov avec dégoût et hargne. Si vous voulez absolument connaître cette histoire sans queue ni tête, je vous la raconterai, mais à présent...

— On m'a parlé aussi d'un de vos valets, on m'a dit que vous l'avez poussé à je ne sais quel acte

— Je vous en prie, cela suffit ! interrompit Svidrigaïlov avec une visible impatience

— N'est-ce pas ce valet qui est venu bourrer votre pipe après sa mort ?... Vous m'en avez parlé, dit Raskolnikov en s'irritant de plus en plus.

Svidrigaïlov regarda attentivement Raskolnikov, et il sembla à celui-ci qu'un éclair, une haineuse raillerie passait dans son regard ; mais Svidrigaïlov se domina et répondit fort poliment :

— C'est celui-là même. Je vois que tout cela vous agite extrêmement, aussi je considérerai comme de mon devoir de satisfaire votre curiosité sur tous ces points à la première occasion. Que le diable m'emporte ! Je vois que je peux vraiment passer pour une figure romantique. Pensez à quel point je dois être reconnaissant à feu Marfa Pétrovna de ce qu'elle ait raconté à votre sœur tant de choses curieuses et mystérieuses à mon sujet. Je n'oserais pas chercher à deviner l'effet que cela produisit, mais, en tout cas, la chose me fut avantageuse. Malgré toute la répugnance spontanée d'Avdotia Romanovna à mon égard, et malgré mon air sombre et ma façon rebutante, elle finit par concevoir de la pitié pour moi, de la pitié pour l'homme perdu que j'étais. Et quand un cœur de jeune fille se met à *avoir pitié*, le danger, pour elle, est au maximum. Alors, elle a tout de suite envie de faire entendre raison, de « sauver », de « ressusciter », de montrer des buts

nobles et d'appeler l'homme qu'elle veut sauver à une activité et à une vie nouvelles et ainsi de suite — on sait bien ce qu'il est possible d'inventer dans ces cas-là. Je me suis immédiatement rendu compte que l'oiseau va de lui-même se faire prendre au filet et, de mon côté, je me suis apprêté. Je crois que vous fronchez les sourcils, Rodion Romanovitch ? Cela ne fait rien, l'affaire s'est limitée à des vétilles. (Que le diable m'emporte, je bois trop de vin !) Vous savez, j'ai toujours trouvé regrettable qu'il n'ait pas été donné à votre sœur de naître au deuxième ou au troisième siècle de notre ère, fille de quelque principule régnant, de quelque gouverneur, de quelque proconsul d'Asie Mineure. Elle aurait été, sans aucun doute, l'une de celles qui ont souffert le martyre et, évidemment, elle aurait souri lorsqu'on lui aurait brûlé la poitrine avec des pinces chauffées au rouge. Elle serait allée d'elle-même au-devant du supplice ; au quatrième ou au cinquième siècle, elle serait partie dans le désert égyptien et elle y aurait vécu trente ans en se nourrissant de racines, d'extases et de visions. Elle n'aspire qu'à se faire martyriser pour quelqu'un, et, si on lui refusait ce supplice, elle se jetterait par la fenêtre. On m'a parlé d'un certain M. Rasoumikhine. On dit que c'est un homme judicieux (ce qu'indique d'ailleurs son nom³⁹, c'est sans doute un séminariste ?) et bien, qu'il protège votre sœur. En un mot, je crois l'avoir comprise, ce que je considère être tout à fait à mon honneur. Mais alors... je veux dire, au début des relations, vous le savez bien, on est toujours plus futile et plus sot, on se fait de fausses idées. Que le diable m'emporte, pourquoi donc est-elle si jolie ? Ce n'est pas ma faute. Les choses commencèrent pour moi par un irrésistible élan de volupté. Avdotia est vertueuse d'une façon terrible, inouïe. (Remarquez que je vous rapporte ça comme un fait. Elle est vertueuse jusqu'à s'en rendre malade, malgré sa vaste intelligence, et cela lui fera du tort). Il y avait à ce moment-là chez nous une jeune fille, Paracha, la Paracha aux yeux noirs, que l'on venait d'amener d'un autre village ; c'était une fille de service que je n'avais encore jamais vue, — elle était très jolie, mais sottée jusqu'à l'in vraisemblance ; elle a fondu en larmes et elle s'est mise à hurler et à amener toute la maisonnée : il en résulta un scanda-

³⁹ Le nom de « Rasoumikhine » a « rasoum » pour racine ; ce nom commun signifie « raison, bon sens ». Le suffixe y ajoute une note ridicule. A propos de noms, signalons aussi que la racine de « Raskolnikov » est « rasko ! », qui veut dire « schisme, scission ». (N.D.T.)

_____ 7819^h le mérite réel et de témoigner le respect adéquat ; j’insinue que j’ai beaucoup d’argent, j’offre de la conduire dans ma voiture et, finalement, je les ramène chez elles et je fais leur connaissance (elles habitent un réduit sous-loué, elles viennent d’arriver dans la ville). Elles me déclarent qu’elles ne peuvent considérer le fait de me connaître que comme un honneur pour elles : pour la mère et pour la fille ; j’apprends qu’elles n’ont ni feu ni lieu et qu’elles sont venues faire je ne sais quelles démarches auprès d’une administration ; j’offre mes services, mon argent ; j’apprends qu’elles se sont rendues par erreur à la soirée dansante en croyant que l’on y apprenait réellement à danser ; j’offre de contribuer, de mon côté, à l’éducation de la jeune fille ; de lui enseigner le français et la danse. Elles acceptent avec enthousiasme, elles considèrent mon offre comme un honneur et je suis toujours en relations avec elles... Voulez-vous qu’on y aille ? — mais pas maintenant.

— Laissez, laissez vos viles, vos basses anecdotes ; vous êtes un homme vicieux, voluptueux, infâme !

— Schiller ! Notre Schiller ! Voici Schiller ! *Où va-t-elle se nicher la vertu ?*⁴⁰ Vous savez, je vais finir par vous raconter de telles aventures, expressément pour entendre vos exclamations. C'est une vraie jouissance !

— Comment donc ! Ne suis-je pas ridicule à mes propres yeux pour l'instant, murmura haineusement Raskolnikov.

Svidrigaïlov riait à gorge déployée ; enfin, il appela Philippe, régla l'addition et s'apprêta à partir.

— Eh bien, je suis saoul, *assez causé !*⁴¹, dit-il. — Une jouissance !

— Comment ne serait-ce pas une jouissance, s'écria Raskolnikov en se levant aussi ; n'est-ce pas une jouissance pour un débauché blasé que de faire le récit de telles aventures (tout en ayant en vue quelque monstrueux dessein de ce genre) et surtout dans de telles circonstances et à un homme tel que moi... Cela excite.

— Et bien, si c'est ainsi, répondit Svidrigaïlov avec quelque étonnement, en examinant Raskolnikov, — si c'est ainsi, alors, vous êtes vous-même un fameux cynique. En tout cas, il y a énormément d'étoffe en vous. Vous êtes capable de concevoir beaucoup... d'ailleurs, vous êtes capable de réaliser beaucoup aussi. Après tout, ça suffit. Je regrette sincèrement que l'entretien ait été si bref, mais je saurai remettre la main sur vous... Attendez un peu et vous verrez...

Svidrigaïlov, pourtant, n'était que légèrement ivre ; le vin lui était monté un instant à la tête, mais l'ivresse se dissipait rapidement. Il semblait fort préoccupé par quelque chose d'important, ce qui lui faisait froncer les sourcils. Quelque attente l'agitait et l'inquiétait. Il avait changé, pendant les dernières minutes, son attitude envers Raskolnikov ; il devenait de plus en plus grossier et railleur. Le jeune homme avait remarqué tout cela et il en était très inquiet. Svidrigaïlov

⁴⁰ En français dans le texte. (N.D.T.)

⁴¹ En français dans le texte. (N.D.T.)

lui était devenu fort suspect, il décida de le suivre.

Ils descendirent ⁴² sur le trottoir.

— Vous allez à droite, moi à gauche, ou plutôt, c'est l'inverse, — *adieu mon plaisir* ⁴³, à la joie de vous revoir !

Et il s'en alla vers la droite, dans la direction de la place Sennoi.

HYPERLINK \l "table" [Retour à la Table des matières](#)

⁴² Pour accéder à la porte d'entrée de la plupart des maisons, en Russie, à cette époque, il fallait monter plusieurs marches (environ 5 ou 6). (N. D. T.)

⁴³ En français dans le texte. (N.D.T.)

Sixième partie

V

HYPERLINK \l "table" [Retour à la Table des matières](#)

Raskolnikov le suivit.

— Qu'est-ce que c'est ! s'écria Svidrigaïlov en se retournant. Je croyais vous avoir dit...

— Cela signifie que je ne vous lâcherai plus, maintenant.

— Comment ?

Ils s'étaient tous deux arrêtés et ils se mesurèrent du regard.

— De tous vos récits d'homme à moitié ivre, coupa brutalement Raskolnikov, — j'ai conclu *positivement* que, non seulement vous n'aviez pas abandonné vos vils desseins à l'endroit de ma sœur, mais que vous vous en occupez plus que jamais. Je sais que celle-ci a reçu une lettre ce matin. Vous ne teniez pas en place tout à l'heure... Vous avez très bien pu dénicher une fiancée quelque part, mais cela ne signifie rien. Je veux m'assurer personnellement...

Il est douteux que Raskolnikov lui-même eût pu dire ce qu'il désirait et de quoi, précisément, il aurait voulu s'assurer personnellement.

— Ah, c'est ainsi ! Voulez-vous que j'appelle la police ?

— Appelez-la !

Ils restèrent encore une minute l'un en face de l'autre. Enfin le visage de Svidrigaïlov changea. Voyant que Raskolnikov n'avait pas eu peur de la menace, il prit soudain l'air le plus enjoué et le plus amical.

— Voilà comment vous êtes ! J'ai fait exprès de ne pas vous parler de cette affaire, quoique la curiosité m'eût torturé. C'est une affaire fantastique. J'aurais pu remettre la conversation à plus tard, mais vous êtes capable d'exaspérer un mort... Allons, venez ; mais je vous le dis avant tout : je rentre un instant chez moi chercher de l'argent ; ensuite je ferme l'appartement à clé, je prends un fiacre et je vais toute la soirée aux Iles. Alors pourquoi me suivez-vous ?

— Je vous accompagne jusque chez vous, je n'entrerai même pas. Je vais chez Sophia Sëmionovna pour m'excuser de n'être pas venu à l'enterrement.

— Comme vous voulez, mais Sophia Sëmionovna n'est pas chez elle. Elle a emmené les enfants chez une certaine dame, une noble dame âgée, une ancienne amie à moi, qui est ordonnatrice dans je ne sais quel orphelinat. J'ai charmé cette dame, je lui ai versé l'argent pour les trois oiselets de Katerina Ivanovna et j'ai fait don d'une somme aux orphelinats ; enfin je lui ai raconté l'histoire de Sophia Sëmionovna avec tous les détails, sans rien lui cacher. Voilà pourquoi Sophia Sëmionovna a été convoquée aujourd'hui, directement à l'hôtel X... où s'est arrêtée provisoirement la grande dame en revenant de villégiature.

— Peu importe, je vais quand même.

— Comme vous voudrez, mais je ne vous y accompagne pas ; qu'est-ce que cela peut me faire ? Nous voici presque arrivés. Dites-moi, je suis sûr que je vous suis suspect parce que j'ai été assez délicat pour ne pas vous avoir importuné par des questions... vous comprenez ? Cela vous a semblé étrange ; je parie que c'est ça ! Allez vous conduire avec délicatesse après cela !

— Et vous écoutez aux portes !

— Ah, c'est à cela que vous pensez ! dit Svidrigaïlov en riant. Oui, j'aurais été étonné si, après tout ce qui a été dit, vous aviez laissé passer l'occasion de faire cette remarque. Ha, ha ! quoique je n'aie rien compris à ce que vous avez... fabriqué... là-bas et à ce que vous avez raconté à Sophia Sémionovna, pourtant je voudrais bien savoir ce que cela signifie. Je suis peut-être un rétrograde et je ne suis peut-être plus capable de rien comprendre. Expliquez-moi la chose, très cher, pour l'amour de Dieu ! Eclairiez-moi en vous basant sur les principes nouveaux.

— Vous n'avez rien pu entendre, vous mentez !

— Mais je ne parle pas de ça, pas de ça du tout (quoique j'ai bien entendu quelque chose) ; je parle du fait que vous soupirez sans cesse ! Le Schiller, en vous, s'indigne constamment. Et à présent, vous me défendez d'écouter aux portes. Si c'est ainsi, allez déclarer aux autorités : « Voici ce qui est arrivé, voici mon cas j'ai fait une petite erreur dans ma théorie. » Si vous êtes convaincu qu'il n'est pas permis d'écouter aux portes, mais qu'on peut trucider les petites vieilles tant qu'on veut, partez alors au plus vite quelque part aux Amériques ! Fuyez, jeune homme ! Vous en avez peut-être encore le temps. Je vous parle sincèrement. Vous n'avez sans doute pas d'argent ? Je vous paierai le voyage.

— Je pense à tout autre chose, l'interrompt Raskolnikov avec dégoût.

— Je vous comprends (du reste, ne vous forcez pas ; ne parlez pas si vous n'en avez pas envie ; je comprends quelles questions vous préoccupent des questions morales peut-être ? La question de l'homme et du citoyen ? Balancez-les au diable, par-dessus bord ; pourquoi vous en préoccuper maintenant ? Hé, hé ! Serait-ce parce que vous pensez toujours en homme et en citoyen ? Et si c'est ainsi, il ne fallait pas vous fourrer dans cette affaire ; inutile d'entreprendre une besogne qui n'était pas faite pour vous. Suicidez-vous. Mais peut-être n'en avez-vous pas envie ?

— Je vois que vous voulez m'irriter dans l'espoir de vous débarrasser de moi...

— Vous êtes drôle ; mais nous voici arrivés ; entrez, je vous prie, voici l’escalier. Voici l’entrée du logement de Sophia Sémionovna, vous voyez qu’il n’y a personne ! Vous ne me croyez pas ? Demandez à Kapernaoumov ; elle lui laisse toujours sa clé. Et voici *Madame de*⁴⁴ Kapernaoumov, n’est-ce pas ? Comment (Elle est un peu sourde.) Partie ? Où ? Voilà ; avez-vous entendu ? Elle n’est pas là et elle ne rentrera pas avant la nuit. Maintenant, allons chez moi. C’est ce que vous voulez, n’est-ce pas ? Et bien, nous y voici. *Madame*⁴⁵ Res-slich est absente. Cette femme a toujours des affaires, mais c’est une excellente femme, je vous assure. Peut-être pourrait-elle vous être utile, si vous étiez un peu raisonnable. Et bien, veuillez regarder : je prends une obligation à cinq pour cent dans le bureau (voyez comme j’en ai beaucoup !) et cette obligation va être changée aujourd’hui même. Et bien, avez-vous vu ? Il est inutile que je perde plus de temps. Je ferme le bureau ; je ferme l’appartement et nous voici de nouveau dans l’escalier. Alors, voulez-vous que nous prenions un fiacre ? Voici, je loue cette voiture pour aller à la pointe Elaguine ; comment ? Vous refusez ? Vous ne tenez pas le coup ? Cela ne fait rien, aidons faire un tour. Je crois que la pluie s’annonce ; mais ce n’est rien, nous relèverons la capote...

Svidrigaïlov était déjà monté dans la voiture. Raskolnikov pensa que ses soupçons étaient, au moins en ce moment, injustifiés. Il ne répondit pas un mot, se détourna et s’en fut dans la direction de la place Sennoï. S’il s’était retourné en chemin, il aurait pu voir comment Svidrigaïlov qui ne s’était pas éloigné à plus d’une distance de cent pas, en voiture, régla le cocher et se retrouva sur le trottoir. Mais il ne pouvait déjà plus rien voir, car il avait tourné le coin. Un profond dégoût lui faisait fuir Svidrigaïlov. « Et j’ai pu m’attendre à quelque chose de la part de ce grossier scélérat, de ce débauché, de cet individu voluptueux et infâme ! » s’écria-t-il involontairement. Il est vrai que Raskolnikov avait prononcé son jugement avec trop de hâte et de légèreté. Il y avait quelque chose dans la personnalité de Svidrigaïlov qui lui donnait une certaine originalité, sinon un certain mystère. En ce qui concernait sa sœur, Raskolnikov restait fermement persuadé

⁴⁴ En français dans le texte. (N.D.T.)

⁴⁵ En français dans le texte. (N.D.T.)

lez-vous, Avdotia Romanovna ?

— Je veux voir Sophia Sèmionovna, dit Dounétchka d’une voix faible. Quel est le chemin pour aller dans sa chambre ? Elle est peut-être arrivée ; je veux absolument la voir maintenant ? Je veux qu’elle...

Avdotia Romanovna ne put achever : le souffle lui fit littéralement défaut.

— Sophie Sémionovna ne rentrera pas avant la nuit, je le présume. Elle devait rentrer tout de suite ou sinon très tard...

— Ah ! tu mens, alors ! Je vois... tu as menti... tu mentais tout le temps !... Je ne te crois pas ! Je ne te crois pas ! Je ne te crois pas ! criait Dounétchka saisie de rage et perdant complètement la tête.

Elle s’effondra, sur le point de s’évanouir, sur une chaise que Svidrigaïlov s’était hâté de lui avancer.

— Avdotia Romanovna, qu’avez-vous, reprenez vos esprits ! Voici de l’eau. Buvez une gorgée...

Il l’aspergea d’eau. Dounétchka frissonna et revint à elle.

— Quel effet ! murmura Svidrigaïlov à part lui, en fronçant les sourcils. Avdotia Romanovna, tranquillisez-vous ! Sachez qu’il a des amis. Nous le sauverons ; nous le tirerons de ce mauvais pas. Voulez-

vous que je parte avec lui à l'étranger ? J'ai de l'argent. Je saurai obtenir un billet pour lui avant trois jours. Même s'il a tué, il fera une foule de bonnes actions, plus tard, si bien que tout sera effacé ; tranquillisez-vous. Il peut encore devenir un grand homme. Eh bien ! qu'avez-vous ? Comment vous sentez-vous ?

— Le scélérat ! Il raille encore. Laissez-moi aller...

— Où allez-vous ? Mais où allez-vous ?

Chez lui. Où est-il ? Vous le savez ? Pourquoi cette porte est-elle fermée à clé ? Nous sommes entrés par cette porte et maintenant elle est fermée à clé. Quand avez-vous pris le temps de la fermer ?

— Nous ne pouvions pas parler, toutes portes ouvertes. Je ne raille pas du tout ; je suis tout simplement las de parier ce langage. Allons, comment voulez-vous partir dans l'état où vous êtes ? Vous voulez le trahir ? Vous le rendrez enragé et il se trahira lui-même. Sachez qu'on le surveille déjà, qu'ils sont déjà sur sa piste. Vous ne feriez que le trahir. Attendez ; je viens de le voir et de lui parler ; on peut encore le sauver. Asseyez-vous, réfléchissons ensemble. C'est pour cela que je vous ai fait venir ici, pour parler de cela seul à seul avec vous et pour bien examiner le problème sur toutes ses faces. Mais asseyez-vous donc !

— Comment pouvez-vous le sauver ? Est-il possible de le sauver ?

Dounia s'assit. Svidrigaïlov s'assit à côté d'elle.

— Tout cela dépend de vous, de vous, de vous seule, commença-t-il, les yeux étincelants, à voix très basse, en bafouillant et, dans son émotion, ne pouvant prononcer certains mots.

Dounia se recula effrayée. Il tremblait tout entier :

— Vous... un mot de vous et il est sauvé ! Je le sauverai. J'ai de l'argent et des amis. Je l'enverrai immédiatement à l'étranger, et moi, je prendrai un passeport, deux passeports. Un pour lui, un pour moi. J'ai des amis. Je connais des gens bien placés... Voulez-vous ?... Je

prendrai aussi un passeport pour vous... pour votre mère... qu'avez-vous besoin de Rasoumikhine ? Je vous aime aussi... Je vous aime infiniment ! Laissez-moi baiser le bas de votre robe, laissez-moi ! Laissez-moi ! Je ne peux pas supporter de l'entendre bruissier. Dites-moi : « Faites ceci et je le ferai. Je ferai l'impossible. Je croirai ce que vous croyez. Je ferai tout, tout ! Ne me regardez pas, ne me regardez pas ainsi ! Savez-vous que votre regard me tue...

Le délire s'emparait de lui. Quelque chose venait de se passer en lui, comme s'il avait un coup de sang. Dounia bondit et se précipita vers la porte.

— Ouvrez ! Ouvrez ! cria-t-elle, appelant au secours et secouant la porte. Ouvrez donc ! N'y a-t-il personne ?

Svidrigaïlov revint à lui et se leva. Un sourire méchant et railleur plissa lentement ses lèvres qui tremblaient encore.

— Il n'y a personne à la maison, prononça-t-il doucement avec des pauses. La logeuse est partie, ce n'est pas la peine de crier : vous vous agitez pour rien.

— Où est la clé ? Ouvre la porte tout de suite, tout de suite, vil individu !

— J'ai perdu la clé, je ne peux pas la retrouver.

— Oh ! Mais c'est un piège ! s'écria Dounia ; elle devint pâle comme une morte et se précipita vers un coin où elle se réfugia derrière une petite table qui s'y trouvait. Elle ne criait pas, mais elle braqua ses yeux sur son bourreau en suivant chacun de ses gestes. Svidrigaïlov ne bougeait pas de sa place et lui faisait face de l'autre bout de la pièce. Il s'était dominé, tout au moins superficiellement. Mais son visage était toujours pâle. Un sourire railleur ne quittait pas ses lèvres.

— Vous avez dit « piège », Avdotia Romanovna. Si je me suis proposé de vous faire violence, vous pouvez bien penser que j'ai pris des dispositions en conséquence. Sophia Sëmionovna n'est pas chez elle, le logement des Kapernaoumov est fort éloigné : il y a cinq piè-

ces vides et fermées qui les séparent de celui-ci. Enfin, je suis au moins deux fois plus fort que vous et, en outre, je n'ai rien à craindre, car vous ne pourrez pas porter plainte après cela, vous ne livrerez pas votre frère ? Et puis, personne ne vous croira ; allons, pourquoi une jeune fille se serait-elle rendue chez un homme seul ? Si bien que même si vous sacrifiez votre frère, vous ne prouveriez quand même rien : il est très difficile de prouver qu'il y a un viol, Avdotia Romanovna.

— Infâme individu ! balbutia Dounia, indignée.

— Comme vous voudrez, mais remarquez que je n'ai émis que des hypothèses. D'après ma conviction personnelle, vous avez absolument raison ; le viol est une horreur. J'ai parlé seulement pour vous faire comprendre que vous n'aurez absolument rien sur la conscience, même si... même si vous consentiez de plein gré à sauver votre frère de la manière que je vous propose. Ce serait vous soumettre aux circonstances, à la force, enfin, puisqu'on ne peut pas se passer de ce mot. Réfléchissez à cela ; le sort de votre frère et de votre mère est entre vos mains. Quant à moi, je serai votre esclave... toute ma vie... Je sais attendre ici votre décision...

Svidrigaïlov s'assit sur le divan, à huit pas de Dounia. Celle-ci n'avait plus le moindre doute sur le caractère inébranlable de sa décision. En outre, elle le connaissait...

Soudain, elle sortit un revolver de sa poche, l'arma et appuya la main qui le tenait sur la table. Svidrigaïlov bondit.

— Ah ! c'est ainsi ! s'écria-t-il étonné mais en souriant méchamment. Et bien, cela change du tout au tout la marche de l'affaire ! Vous me facilitez extrêmement les choses, Avdotia Romanovna ! Mais où avez-vous pris ce revolver ! Ne serait-ce pas M. Rasoumikhine ? Bah ! Mais c'est mon revolver ! Une vieille connaissance ! Et moi qui l'ai tant cherché là-bas !... — Les leçons que j'ai eu l'honneur de vous donner n'ont, par conséquent, pas été perdues.

— Ce n'est pas ton revolver, il appartient à Marfa Pétrovna que tu as tuée, scélérat ! Tu n'avais rien à toi, dans sa maison. Je l'ai pris

quand j'ai commencé à soupçonner ce dont tu es capable ! Ose faire ne fût-ce qu'un pas et je te jure que je te tuerai !

Dounia était proche de la crise de nerfs. Elle tenait le revolver, prête à faire feu.

— Et le frère ? Je le demande par curiosité, demanda Svidrigaïlov toujours debout à la même place.

— Dénonce-le si tu veux ! Ne bouge pas ! Pas un pas ! Je vais tirer. Tu as empoisonné ta femme, je le sais, tu es toi-même un assassin...

— Etes-vous sûre que j'ai empoisonné Marfa Pétrovna ?

— Oui, toi ! Tu avais fait allusion à cela, tu m'avais parlé de poison... — je sais, tu es allé en chercher en ville... tu avais préparé... C'est sûrement toi, monstre !

— Si même c'était vrai, ç'aurait été à cause de toi... c'est toi qui en aurais été la cause.

— Tu mens ! Je t'ai toujours haï, toujours...

— Oh-là, Avdotia Romanovna ! Vous avez oublié, je vois comment clans le feu de la propagande, vous vous penchiez vers moi, toute pâmée... Je l'ai vu à vos yeux ; vous souvenez-vous, le soir, la lune, le rossignol qui chantait ?

— Tu mens ! (la rage étincela dans les yeux de Dounia) tu mens, calomniateur !

— Je mens ? Et bien soit, je mens. J'ai menti. Les femmes n'aiment pas qu'on leur rappelle ces petites choses-là. (Il eut un sourire). Je sais que tu feras feu, petit animal joli. Eh bien, tire !

Dounia leva le revolver et, mortellement pâle, la lèvre inférieure exsangue et tremblante, le regarda de ses grands yeux noirs étincelants, toute décidée, mesurant la distance et attendant son premier mouvement. Jamais il ne l'avait vue aussi merveilleusement belle. Il

lui sembla que le feu qui jaillit des yeux de Dounia, au moment où elle leva le revolver, l'avait brûlé et son cœur se serra douloureusement, Il fit un pas et le coup partit. La balle lui frôla les cheveux et frappa le mur derrière lui. Il s'arrêta et se mit à rire silencieusement :

— Piqûre de guêpe ! Elle vise la tête... Qu'est-ce ? Du sang !

Il sortit son mouchoir pour essuyer le sang qui coulait en un mince filet sur sa tempe droite ; probablement, la balle lui avait légèrement éraflé la peau du crâne. Dounia baissa le revolver et regarda Svidrigaïlov avec une sorte d'épouvante, plutôt avec une sorte d'atroce perplexité. Il semblait qu'elle ne comprît pas ce qu'elle avait fait et ce qui se passait !

— Et bien, vous m'avez manqué ! Tirez encore, j'attends prononça doucement Svidrigaïlov, toujours souriant mais d'un sourire quelque peu sombre — si vous tardez tant, j'aurai le temps de sauter sur vous avant que vous n'armiez le revolver !

Dounétchka frissonna, arma rapidement le revolver et le leva de nouveau.

— Laissez-moi ! prononça-t-elle avec désespoir — je vous le jure, je vais tirer encore... Je tuerai !...

— Eh bien... à trois pas il est impossible de ne pas tuer. Mais si vous ne me tuez pas... alors...

Ses yeux étincelèrent et il fit deux pas en avant.

Dounétchka pressa la gâchette. L'arme rata !

— Vous l'avez mal chargé. Ce n'est rien ! Vous avez encore une capsule. Corrigez cela, j'attendrai.

Il était debout, à deux pas d'elle, il attendait et il la regardait avec une farouche résolution, d'un regard enflammé, passionné et lourd. Dounia comprit qu'il mourrait plutôt que de la laisser échapper. « Et... et évidemment, elle le tuerait sûrement, maintenant qu'il était à deux

pas ».

Soudain, clic jeta le revolver.

— Elle le jette ! prononça Svidrigaïlov avec étonnement et il poussa un profond soupir.

Il lui sembla qu'un grand poids était tombé de son cœur et peut-être, n'était-ce pas uniquement le poids de l'angoisse de la mort : il était douteux, d'ailleurs, qu'il l'eût ressentie en cette minute. C'était plutôt la délivrance d'un autre sentiment, d'un sentiment plus profond et plus sombre qu'il n'aurait pu lui-même déterminer dans toute son ampleur.

Il s'approcha de Dounia et l'enlaça doucement par la taille. Elle ne résistait pas, tremblant comme une feuille, elle le regardait de ses yeux suppliants. Il voulut lui dire quelque chose mais ses lèvres se tordaient sans qu'aucun son n'en sortît.

— Laisse-moi ! supplia Dounia.

Svidrigaïlov frissonna ; ce tutoiement était différent de celui de tout à l'heure.

— Ainsi, tu ne m'aimes pas ? demanda-t-il doucement.

Dounia fit « non » de la tête.

— Et... tu ne pourras pas ?... Jamais ? chuchota-t-il avec désespoir.

— Jamais ! souffla Dounia.

Une lutte effrayante et silencieuse se livra dans l'âme de Svidrigaïlov. Il la regarda d'un regard inexprimable. Soudain, il enleva son bras de sa taille, s'éloigna rapidement et s'arrêta à la fenêtre.

Un moment passa encore.

— Voici la clé ! (Il la sortit de la poche gauche de son paletot et la

mit derrière lui sur la table, sans regarder et sans se tourner vers Dounia). Prenez ; partez vite !...

Il regardait fixement par la fenêtre.

Dounia s'avança vers la table et s'empara de la clé.

— Vite ! Vite ! répéta Svidrigaïlov, toujours immobile et sans se retourner.

Mais dans cette exclamation perçait une note effrayante.

Dounia le comprit, saisit la clé, se précipita vers la porte, l'ouvrit rapidement et s'échappa de la chambre. Une minute plus tard, elle déboucha en courant comme une folle sur le quai du canal et se dirigea dans la direction du pont Z...

Svidrigaïlov resta encore près de trois minutes à la fenêtre ; enfin il se retourna lentement, regarda autour de lui et se passa doucement la main sur le front. Un étrange sourire, lui plissa le visage, un sourire impitoyable, triste, faible, le sourire du désespoir. Le sang, déjà sec, lui tachait la paume de la main ; il le regarda avec haine ; ensuite il mouilla une serviette et se frotta la tempe. Le revolver, qui avait été jeté par Dounia et qui avait glissé jusqu'à la porte, lui tomba sous les yeux. Il le ramassa et l'examina. C'était un petit revolver de poche, à trois coups, d'un ancien modèle ; il y restait encore deux charges et une capsule. On pouvait tirer encore un coup. Il réfléchit un instant, mit le revolver dans sa poche, prit son chapeau et s'en alla.

HYPERLINK \l "table" [Retour à la Table des matières](#)

Sixième partie

VI

HYPERLINK \l "table" [Retour à la Table des matières](#)

Toute cette fin de journée, jusqu'à dix heures, il la passa dans divers bouges et tavernes, allant de l'un à l'autre. Il tomba quelque part sur Katia, qui lui chanta, de nouveau, une autre chanson de valet, qui célébrait l'exploit d'un « coquin et tyran » qui

Se mit à embrasser Katia.

Svidrigaïlov abreuva Katia et le joueur d'orgue de barbarie, ainsi que les chansonniers, les laquais et deux pitoyables scribes. Il avait lié conversation avec ceux-ci parce qu'ils avaient tous deux le nez de travers : chez l'un le nez partait vers la droite, chez l'autre vers la gauche. Cela avait frappé Svidrigaïlov. Ils l'entraînèrent enfin dans un parc d'attractions, dont il leur paya l'entrée. Ce jardin comportait un chétif sapin et trois buissons. En outre on y avait construit un « vaux-hall » qui n'était, en réalité, qu'une taverne ; on pouvait y obtenir du thé et il y avait là quelques tables vertes et quelques chaises. Un chœur de mauvais chansonniers et un Munichois, vêtu en paillasse, pourvu d'un nez rouge, semblant d'ailleurs extrêmement abattu, amusaient le public.

Les scribes se querellèrent avec des collègues et furent sur le point d'en venir aux mains. Svidrigaïlov fut choisi comme juge. Il les écouta un quart d'heure, mais ils criaient tellement qu'il n'y avait pas la moindre possibilité d'entendre quelque chose. La version la plus probable était que l'un d'eux avait volé quelque chose et avait réussi à le

vendre à un Juif, qui se trouva être là, mais ne voulut pas partager l'argent avec ses camarades. On découvrit enfin que l'objet était une cuillère à thé en argent, appartenant au « vaux-hall ». On avait remarqué le vol et l'affaire menaçait de s'envenimer.

Svidrigaïlov, pour apaiser le conflit, paya la cuillère, se leva et sortit du parc. Il était près de dix heures. Il n'avait pas bu une goutte de vin, s'étant borné à commander du thé, plutôt pour se conformer aux usages que par soif. La soirée était étouffante et le ciel était sombre. Vers dix heures, des nuages s'amoncelèrent, menaçants ; un coup de tonnerre éclata et la pluie se mit à crépiter. L'eau ne tombait pas en gouttes, mais en véritables filets qui, semblait-il, cravachaient le sol. Les éclairs brillaient à chaque minute et l'on pouvait bien compter jusqu'à cinq avant que l'obscurité revint après chacun d'eux. Svidrigaïlov rentra chez lui, complètement transpercé ; il s'enferma, ouvrit son bureau, prit tout son argent et déchira deux ou trois papiers. Ayant fourré l'argent en poche, il voulut changer de vêtements, mais, après avoir jeté un coup d'œil par la fenêtre et écouté un instant l'orage et le crépitement de la pluie, il fit un geste de la main, prit son chapeau et sortit sans fermer son appartement à clé. Il alla droit chez Sonia. Celle-ci était chez elle. Elle n'était pas seule ; les quatre petits enfants de Kapernaoumov se trouvaient autour d'elle. Sophia Sémionovna leur faisait boire du thé. Elle reçut Svidrigaïlov silencieusement et avec déférence, jeta un coup d'œil étonné à ses vêtements mouillés, mais ne dit mot. Quant aux enfants, ils s'étaient sauvés en proie à une terreur indescriptible.

Svidrigaïlov s'assit près de la table et pria Sonia de s'asseoir à côté de lui. Elle s'apprêta timidement à l'écouter.

— Je vais vraisemblablement partir pour l'Amérique, Sophia Sémionovna, dit Svidrigaïlov, et comme nous nous voyons sans doute pour la dernière fois, je suis venu prendre quelques derniers arrangements. Alors, avez-vous rencontré cette dame aujourd'hui ? Je sais ce qu'elle vous a dit, ce n'est pas la peine de me le répéter. (Sofia fit un mouvement et rougit). Ces gens-là ont leurs manies. En ce qui concerne vos sœurs et votre petit frère, ils sont vraiment à l'abri et l'argent qui leur revient a déjà été déposé par moi, contre reçu, en mains sûres. D'ailleurs, gardez ce reçu ; on ne sait jamais... Voici,

prenez-le ! Bon, ceci est réglé. Voici trois obligations à cinq pour cent, pour un montant total de trois mille roubles. Prenez-les pour vous, en toute propriété et que cela reste entre nous ; que personne n'en sache rien, quoique vous appreniez. Par après, elles vous seront utiles parce que, Sophia Sèmionovna, c'est mal de continuer à vivre ainsi, et puis, c'est devenu inutile.

— Vous m'avez comblé de vos bienfaits, moi, les orphelins et la défunte, se hâta de dire Sonia — et, si je vous ai si peu remercié jus- qu'ici... ne prenez pas cela...

— Voyons, laissons cela.

— Je vous suis très reconnaissante, Arkadi Ivanovitch, mais je n'ai plus besoin de cet argent maintenant. Je saurai toujours subvenir à mes propres besoins ; ne prenez pas cela pour de l'ingratitude : puis- que vous êtes si généreux, cet argent vous pourriez le...

— Le donner à vous, Sophia Sèmionovna, et je vous en prie, inutile d'en parler davantage, car je n'ai pas le temps. Il vous sera utile. Rodion Romanovitch se trouve devant l'alternative suivante : une bal- le dans la tête ou bien la Sibérie. (Sonia lui jeta un regard épouvanté et se mit à trembler). Ne vous inquiétez pas, j'ai tout appris de lui-même et je ne suis pas bavard ; je ne le dirai à personne. Vous avez bien fait, l'autre fois, de le pousser à se dénoncer. C'est beaucoup plus avanta- geux pour lui. Et s'il doit partir en Sibérie, vous le suivrez, n'est-ce pas ? C'est ainsi ? C'est bien ainsi ? Et, dans ce cas, l'argent vous viendra bien à point. Pour lui, vous comprenez ? Vous le donner re- vient à le lui donner. En outre, vous avez promis de payer la dette à Amalia Ivanovna ; je l'ai entendu. Pourquoi, Sophia Sèmionovna, vous engagez-vous, sans réfléchir, à de pareilles obligations ? C'est Katerina Ivanovna et non pas vous qui devait de l'argent à cette Alle- mande, alors vous auriez dû l'envoyer au diable. Ce n'est pas ainsi que l'on parvient à joindre les deux bouts dans la vie. Bon, si l'on vous demandait, demain ou après-demain, quelque chose à mon sujet (et on vous le demandera certainement), et bien, ne dites rien à propos de ma visite, ne mentionnez pas l'argent, ne le montrez pas et ne dites à personne que je vous l'ai donné. Bon. Et maintenant, au revoir. (Il se leva). Saluez Rodion Romanovitch de ma part. A propos, remettez

plutôt l'argent à M. Rasoumikhine jusqu'à ce que le temps vienne de s'en servir. Vous connaissez M. Rasoumikhine ? Evidemment ! C'est un garçon qui est très bien. Portez-lui l'argent demain, ou... quand viendra le moment. En attendant, cachez-le le mieux possible.

Sonia s'était également levée d'un mouvement vif et le regardait, effrayée. Elle avait terriblement envie de dire, de demander quelque chose, mais elle ne sut, pendant les premiers moments, par où commencer.

— Comment, allez-vous..., comment allez-vous partir par une pluie pareille ?

— Mais quoi, s'apprêter à partir en Amérique et avoir peur de la pluie ; hé, hé ! Adieu, chère Sophia Sëmionovna ! Vivez, vivez longtemps, les autres ont besoin de vous. A propos... dites à M. Rasoumikhine que je le salue. Dites bien ainsi : Arkadi Ivanovitch Svidrigaïlov vous salue. Ne l'oubliez surtout pas.

Il sortit en laissant Sonia stupéfaite, effrayée et oppressée par un sombre et vague pressentiment.

On apprit par la suite, qu'il fit, dans la même soirée, une autre visite fort inattendue et extraordinaire. Il arriva à onze heures vingt tout trempé, chez sa fiancée qui habitait, avec ses parents, dans un petit appartement perspective Mali, île Vassilievsky. Il eut peine à se faire ouvrir et son arrivée produisit une agitation considérable ; mais Arkadi Ivanovitch eut des façons tellement séduisantes que la supposition (du reste fort astucieuse) que les raisonnables parents de la fiancée avaient faite, à savoir qu'Arkadi Ivanovitch s'était probablement déjà soulé quelque part jusqu'à en perdre l'esprit, tomba d'elle-même.

La raisonnable et compatissante mère de la fiancée roula le fauteuil du père impotent dans la pièce où se trouvait Arkadi Ivanovitch et, selon son habitude, se lança dans de considérations lointaines. (Cette femme ne posait jamais de questions directes ; elle mettait d'abord en ligne des sourires, des frottements de mains et, ensuite, s'il lui fallait absolument apprendre quelque chose, par exemple quand il plairait à Arkadi Ivanovitch de célébrer les noces, elle commençait par poser

des questions curieuses et presque avides sur Paris et la vie de Cour de là-bas, pour en arriver, progressivement, à l'île Vassilievsky.)

En un autre moment, ce procédé aurait inspiré, évidemment, bien de la considération, mais, cette fois-ci, il se trouva qu'Arkadi Ivanovitch était particulièrement impatient et il coupa court aux discours d'approche en déclarant qu'il voulait voir la fiancée au plus vite, quoiqu'on lui eût annoncé dès le début, que celle-ci était déjà au lit. Bien entendu, la fiancée ne manqua pas de paraître. Arkadi Ivanovitch lui déclara directement qu'il devait s'absenter de Petersbourg pour un certain temps, pour des motifs fort sérieux et que, pour cette raison, il lui apportait quinze mille roubles, valeur argent, sous forme de diverses obligations, dont il lui faisait don, parce qu'il voulait, depuis longtemps, lui faire cadeau de cette bagatelle. Ces explications ne mirent nullement en lumière le lien logique entre le cadeau, le départ et la nécessité pour lui de venir, vers minuit et par la pluie, néanmoins l'affaire s'arrangea sans heurt. Même les indispensables gémissements, questions et étonnements, furent particulièrement modérés et contenus ; en revanche, le sentiment de reconnaissance ne se fit pas faute de se manifester chaleureusement et fut même renforcé par les larmes de la très raisonnable mère.

Arkadi Ivanovitch se leva, se mit à rire, donna un baiser à sa fiancée, lui tapota la joue, répéta qu'il reviendrait bientôt et, ayant remarqué dans ses yeux, en plus d'une curiosité tout enfantine, une interrogation silencieuse et grave, il réfléchit un instant, l'embrassa une seconde fois et pensa immédiatement combien il était regrettable que son cadeau allait être tout de suite mis sous clé par la plus raisonnable des mères. Il sortit, les laissant tous dans la plus intense agitation. Mais la mère compatissante, chuchotant rapidement, eut tôt fait de résoudre certaines questions qui les rendaient perplexes.

Elle mit notamment en lumière qu'Arkadi Ivanovitch était un homme important, un homme pourvu de relations et ayant des affaires, un richard — Dieu sait ce qu'il avait en tête : il décide de partir et il part, il décide de donner de l'argent et il le donne ; aussi était-il inutile de s'étonner. Il était évidemment étrange qu'il vint tout trempé, mais les Anglais, par exemple, sont encore plus excentriques, et puis tous ces gens de la haute société ne tiennent pas compte de ce qu'on

peut dire d'eux ; ils n'ont pas l'habitude de faire des façons. Peut-être est-il venu comme ça expressément pour montrer qu'il n'a peur de personne. Mais surtout, il n'en faut rien dire à qui que ce soit, car Dieu sait ce qui peut encore arriver. Il faut mettre au plus vite l'argent sous clé et, évidemment, le meilleur de l'histoire c'est que Fédossia, la servante, était restée dans sa cuisine et, surtout, il ne faut à aucun prix, à aucun prix, parler de cela à cette fine mouche de Resslich, etc..., etc...

Ils restèrent à chuchoter jusqu'aux environs de deux heures. La fiancée, du reste, était allée se recoucher beaucoup plus tôt, étonnée et quelque peu attristée.

Dans l'entre-temps, Svidrigaïlov était arrivé au pont K... qu'il traversa à minuit précise dans la direction de la ville. La pluie avait cessé, mais le vent soufflait toujours. Il commençait à frissonner et il jeta, un instant, avec une curiosité spéciale, un coup d'œil à l'eau noire de la Petite Neva. Mais il lui parut bientôt que la proximité de l'eau lui donnait froid ; il se détourna et s'engagea dans la perspective L... Il marcha très longtemps, presque une demi-heure, le long de cette interminable avenue, faisant plus d'un faux pas sur la chaussée pavée de bois ; chemin faisant, il observait le côté droit de l'avenue en y cherchant quelque chose. Il n'y avait pas longtemps, il était passé par là et avait remarqué, quelque part, à l'extrémité de l'avenue, un hôtel bâti en bois, mais assez spacieux, qui s'appelait, si ses souvenirs étaient bons, « Adrianople » ou d'un nom de ce genre. Il ne s'était pas trompé : cet hôtel, situé dans un endroit aussi retiré, était néanmoins assez visible pour qu'il ne soit pas possible de ne pas le découvrir, même en pleine nuit.

C'était un long bâtiment noirci, dans lequel, malgré l'heure tardive, on voyait encore des lumières et quelque mouvement. Il entra et demanda une chambre à un loqueteux qu'il rencontra dans le couloir. Celui-ci examina Svidrigaïlov d'un coup d'œil, se retourna et le conduisit immédiatement dans une chambre séparée, mal aérée, étroite, située tout au bout du corridor, dans un coin, sous l'escalier. Il n'y avait plus autre chose ; toutes les chambres étaient occupées. Le loqueteux le regardait interrogativement.

— Y a-t-il du thé ? demanda Svidrigaïlov.

— Oui, on peut vous en apporter.

— Qu’avez-vous encore ?

— Du veau, de la vodka, des hors-d’œuvre.

— Apporte du veau et du thé.

— Ne désirez-vous pas autre chose ? demanda le loqueteux quelque peu perplexe.

— Non, rien ! L’homme s’étonna tout à fait déçu.

« Ce doit être un bel endroit », pensa Svidrigaïlov ; « comment ne le connaissais-je pas ? J’ai sans doute l’air d’un noctambule revenant de quelque café-chantant, mais qui a déjà eu une aventure en route. Je serais pourtant curieux de savoir quelle est la clientèle de cet hôtel ? ».

Il alluma la bougie et examina la chambre de plus près. C’était une cage à ce point minuscule qu’elle semblait trop petite pour sa taille ; il n’y avait qu’une fenêtre ; le lit très sale, une table peinte et une chaise occupaient presque tout l’espace. Les murs, qui paraissaient être faits de planches, étaient recouverts de papier, à ce point crasseux et usé que quoiqu’on pût encore reconnaître sa couleur jaune, on ne pouvait plus en discerner le dessin. Une partie du mur et du plafond était coupée de biais, comme dans une mansarde, mais, ici, la chose était due à un escalier qui passait par là. Svidrigaïlov posa la bougie, s’assit sur le lit et devint pensif. Cependant, un chuchotement étrange et continu qui, parfois, s’élevait jusqu’au cri, provenait du réduit voisin et attira finalement son attention. Ce chuchotement ne s’était pas interrompu un instant depuis qu’il était entré. Il prêta l’oreille ; quelqu’un grondait une autre personne, lui faisait des reproches, les larmes dans la voix, mais on ne distinguait qu’une seule voix. Svidrigaïlov se leva et abrita la bougie derrière sa main : une fente brilla tout de suite dans la paroi de la cloison. Il s’approcha et se mit à regarder. Dans la chambre voisine, quelque peu plus grande que la sienne, il y avait deux hommes. L’un d’eux, à la tête crépue, sans redingote, le visage rouge et

enflammé, était debout dans une pose d'orateur, les jambes écartées pour ne pas perdre l'équilibre, il se frappait la poitrine du poing, reprochait pathétiquement à l'autre d'être indigent, de ne pas avoir de grade dans l'administration, alors que lui, qui l'avait tiré de la boue, pouvait le chasser quand il lui plairait et que seul le doigt du Très Haut voyait tout cela. Celui à qui on faisait ces reproches était assis sur une chaise et avait l'air d'un homme qui a une forte envie d'éternuer et qui ne parvient pas à le faire. Il regardait de temps en temps l'orateur d'un regard de mouton, mais il était évident qu'il n'avait pas la moindre idée de ce dont il était question et il était même douteux qu'il entendit quoi que ce fût. Sur la table se trouvait une bougie qui achevait de se consumer, un flacon de vodka presque vide, des verres, un morceau de pain, un plat de concombres et de la vaisselle avec des restants de thé. Ayant attentivement examiné ce tableau, Svidrigaïlov quitta la fente de la cloison avec indifférence et s'assit de nouveau sur le lit.

Le loqueteux, qui était revenu avec le thé et un plat de veau, ne sut se retenir et demanda encore une fois « s'il ne fallait vraiment plus rien ? » et, ayant reçu une réponse négative, se retira définitivement. Svidrigaïlov se précipita sur le thé dans l'espoir de se réchauffer et il en but un verre, mais il ne put avaler un morceau de nourriture, l'appétit lui faisant totalement défaut. La fièvre l'envahissait. Il enleva son paletot, sa jaquette, s'enroula dans une couverture et se coucha sur le lit. Il était dépité ; « il aurait mieux valu être en bonne santé cette fois-ci », pensa-t-il et il eut un sourire.

L'air de la chambre était suffocant, la bougie jetait une faible lueur, le vent soufflait bruyamment dehors ; une souris grattait dans un coin ; d'ailleurs la chambre sentait la souris et le cuir. Il était couché et il rêvait ; les pensées se succédaient dans sa tête. Il semblait avoir envie d'accrocher son imagination à quelque chose. « Il y a sans doute un jardin sous la fenêtre », pensa-t-il, « on entendait le bruit des arbres agités par le vent ; je n'aime pas ce bruit, par les nuits de tempête ; une désagréable sensation ! ». Et il se rappela comment il avait passé, tout à l'heure, le long du parc Pétrovsky, il y pensa même avec dégoût. Alors il se souvint du pont K... et de la Petite Neva, et il eut de nouveau froid comme lorsqu'il se trouvait debout près de l'eau.

« Je n'ai jamais aimé l'eau, même en peinture », pensa-t-il, et il sourit de nouveau à une étrange pensée qui lui vint. « Cela devrait m'être égal maintenant, toute cette esthétique, ce confort, et c'est précisément ce moment que j'ai choisi pour devenir exigeant, comme un animal qui choisit soigneusement sa place., en pareil cas. J'aurais dû tourner vers l'île Pétrovsky ! Eh bien, non, l'endroit me semblait trop sombre et trop froid, hé, hé ! Pour peu j'aurais demandé des sensations agréables... A propos, pourquoi n'éteindrais-je pas la bougie ? » (il la souffla). « Les voisins se sont couchés », pensa-t-il, ne voyant plus de lumière par la fente. « Eh bien ! Marfa Pétrovna, voici une occasion de venir, il fait sombre, l'endroit est propice et l'instant original. Mais vous ferez exprès de ne pas venir... »

Il se souvint, Dieu sait pourquoi, avoir recommandé à Raskolnikov de placer Dounétchka sous la protection de Rasoumikhine, une heure avant de mettre à exécution son dessein contre celle-ci. « En vérité, je l'avais probablement dit plutôt pour m'agacer moi-même, comme l'avait d'ailleurs deviné Raskolnikov. Quel fripon, ce Raskolnikov ! Il a pu cependant supporter pas mal de coups durs. Il pourra devenir un plus grand fripon encore, lorsqu'il deviendra moins bête, mais maintenant il a vraiment trop envie de vivre ! A ce point de vue, ces gens-là sont des lâches. Et puis, qu'il aille au diable, comme il veut, qu'est-ce que cela peut me faire ? ».

Il ne s'endormait toujours pas. Peu à peu, l'image de Dounétchka se reconstitua devant lui et, soudain, un frisson lui traversa le corps. « Non, il me faut quitter ces choses-là maintenant », pensa-t-il en reprenant conscience. « Il faut que je pense à quelque chose d'autre. C'est drôle et c'est ridicule ; je n'ai jamais eu de grande haine pour personne, je n'ai même jamais particulièrement désiré me venger et, cela, c'est mauvais signe, mauvais signe ! Je n'aimais même pas les discussions — c'est mauvais signe aussi. Et que ne lui avais-je pas promis tout à l'heure — ouais, diable ! Mais il est bien possible qu'elle aurait réussi à faire de moi un autre homme... »

Il se tut et serra les dents : l'image de Dounia apparut de nouveau à son esprit, exactement comme elle était lorsque, venant de faire feu la première fois, elle avait baissé l'arme, terriblement effrayée et devenue mortellement pâle et qu'elle le regardait, si bien qu'il aurait pu la

saisir deux fois sans qu'elle levât la main pour se défendre, s'il ne lui avait pas rappelé lui-même. Il se souvint d'avoir eu une sorte de pitié pour elle en ce moment, que son cœur s'était serré... « Eh ! Au diable ! Encore ces pensées, il me faut quitter tout cela !... »

Le sommeil l'envahissait déjà, les frissons fiévreux s'apaisaient ; soudain, il eut la sensation que quelque chose parcourait son bras, puis sa jambe. Il frissonna : « Ouais », pensa-t-il, « mais c'est une souris ! C'est sans doute à cause du plat de veau que j'ai laissé sur la table... ». Il lui répugnait terriblement de se découvrir, de se lever, d'avoir froid de nouveau, mais quelque chose frôla sa jambe encore une fois ; il arracha la couverture et ralluma la bougie. Tout tremblant d'un froid fiévreux, il se pencha et examina le lit — il n'y avait rien ; il secoua la couverture et, soudain, une souris sauta sur le drap. Il s'élança pour l'attraper, mais la souris ne quittait pas le lit, qu'elle parcourait en zigzag dans tous les sens ; elle glissait entre ses doigts, passait sous sa main et, soudain, elle se faufila sous l'oreiller ; il rejeta celui-ci, mais il sentit instantanément que la souris avait grimpé sous son aisselle, qu'elle lui parcourait tout le corps, qu'elle était déjà sur son dos, sous sa chemise. Il se mit à trembler nerveusement et se réveilla. La chambre était sombre, il était couché dans le lit, roulé dans la couverture, comme tout à l'heure ; dehors, le vent hurlait. C'est dégoûtant », pensa-t-il avec dépit.

Il se leva et s'assit sur le bord du lit, le dos tourné à la fenêtre. « Il vaut mieux ne pas dormir du tout », décida-t-il. Un air froid et humide venait de la fenêtre ; il tira la couverture à lui et s'en enveloppa sans se lever. Il n'alluma pas la bougie. Il ne pensait à rien et il n'avait nullement envie de penser ; mais les rêves succédaient aux rêves, des lambeaux d'idées défilaient dans son esprit sans commencement, ni fin, ni liaison. Il s'assoupissait. Était-ce le froid ou la nuit, l'humidité ou le vent hurlant dehors et secouant les arbres, qui provoquèrent en lui un désir fantastique, mais il rêva surtout de fleurs.

Un merveilleux paysage lui apparut ; c'était un jour ensoleillé, tiède, presque chaud, un jour de fête : la Trinité. Un cottage de campagne dans le goût anglais, magnifique, luxueux, s'élevait au milieu d'un parterre de fleurs entouré de plates-bandes ; le perron était envahi par des plantes grimpantes et enlacé de rosiers ; l'escalier, clair et

frais, était couvert d'un somptueux tapis, orné de fleurs rares dans des vases de Chine. Il remarqua surtout, sur les fenêtres, dans des vases remplis d'eau, des bouquets de narcisses blancs, penchés sur leurs longues et grosses tiges vert vif, et qui exhalaient un arôme pénétrant. Il n'avait pas envie de s'éloigner des narcisses, mais il monta quand même l'escalier et pénétra dans une vaste et haute salle, et là aussi, il y avait des fleurs partout, près des fenêtres, près de la porte ouverte, sur la terrasse elle-même. Le plancher était semé d'herbe fraîchement fauchée, répandant une odeur agréable, les fenêtres étaient ouvertes, l'air frais, léger, pénétrant dans la pièce, les oiseaux chantaient sous les fenêtres. Au milieu de la salle, sur une table couverte d'un drap mortuaire de satin blanc, se trouvait un cercueil. Ce cercueil était capitonné de gros-de-Naples et bordé d'une ruche de tulle. Des guirlandes de fleurs l'entouraient. Toute couverte de fleurs, une fillette reposait dans le cercueil, vêtue d'une robe de tulle blanc ; les bras, qu'on aurait dit sculptés dans le marbre, croisés sur sa poitrine. Mais ses cheveux blond clair, tout épars, étaient mouillés ; une couronne de roses entourait sa tête. Son profil, sévère et déjà figé, semblait aussi être taillé dans le marbre, mais le sourire de ses lèvres pâles était plein d'un chagrin infini, n'ayant rien d'enfantin et exprimant une grande douleur.

Svidrigaïlov connaissait cette fillette ; il n'y avait ni icône, ni cierge allumé, ni aucun bruit, ni prières auprès de ce cercueil. Cette fillette s'était suicidée : — noyée. Elle n'avait que quatorze ans, mais elle avait déjà le cœur brisé et elle s'était tuée après un outrage qui avait étonné et épouvanté sa jeune conscience, qui avait couvert d'une honte imméritée son âme d'ange pur, qui avait arraché à sa gorge un dernier cri de désespoir, un cri qui ne fut pas entendu, mais brutalement étouffé dans la nuit noire, le froid, le dégel humide, tandis que le vent hurlait...

Svidrigaïlov reprit connaissance, se leva et alla à la fenêtre. Il trouva le verrou en tâtonnant et ouvrit la croisée. Le vent s'engouffra sauvagement dans l'étroit réduit qu'il occupait et lui souffla un embrun glacé au visage et sur sa poitrine à peine couverte par sa chemise. Il y avait, en effet, quelque chose comme un jardin sous la fenêtre ; un parc d'attractions, lui sembla-t-il ; il était probable qu'ici aussi l'on chantait et l'on servait du thé sur des petites tables dans la journée.

Maintenant, des gouttelettes d'eau tombaient des arbres, il faisait noir comme dans une cave, si bien qu'il n'était possible de distinguer que de vagues taches sombres. Svidrigaïlov, penché et accoudé à la fenêtre, fixait depuis cinq minutes déjà les ténèbres, lorsqu'un coup de canon, puis un autre retentirent dans la nuit.

« Ah, le signal ! L'eau monte », pensa-t-il. « Au matin, elle se précipitera vers les endroits bas, le long des rues, elle envahira les caves, les rats des caves surnageront, au milieu du vent et de la pluie ; les gens, tout mouillés, se mettront, en jurant, à transporter leurs misérables hardes vers les étages supérieurs... Mais, quelle heure est-il ? A peine venait-il de penser cela, qu'une horloge sonna trois heures quelque part. « Tiens, mais l'aube va pointer dans une heure ! Pourquoi attendre davantage ? Je vais sortir maintenant et j'irai droit à l'île Pètrovsky, je choisirai là un gros arbrisseau tout dégoulinant de pluie, si bien qu'il suffirait de l'effleurer à peine de l'épaule pour qu'une multitude de gouttes vous arrosent la tête... » Il s'éloigna de la fenêtre, alluma la bougie, remit avec peine son gilet, son paletot, prit son chapeau et sortit dans le couloir avec la bougie pour essayer de trouver le loqueteux, qui dormait sans doute dans quelque réduit encombré d'objets hétéroclites et de bouts de chandelles, afin de lui régler l'addition et de sortir de l'hôtel. « C'est le meilleur moment, impossible de mieux choisir ! »

Il erra longtemps dans le long et étroit couloir sans trouver personne et il voulut même appeler, quand, soudain, dans un coin sombre, entre une armoire et une porte, il distingua une forme bizarre, quelque chose qui semblait vivant. Il se baissa en avançant la bougie et vit un enfant, une fillette de cinq ans à peine, dans un petit paletot trempé comme une loque ; la petite tremblait et pleurait. Il semblait qu'elle ne fût pas effrayée par l'arrivée de Svidrigaïlov, elle le regardait de ses grands yeux noirs écarquillés, avec un étonnement stupide ; elle laissait de temps en temps échapper un sanglot comme les enfants qui ont longtemps pleuré, qui sont déjà consolés, mais qui font encore entendre parfois un bref sanglot.

Le visage de la petite fille était pâle et exténué ; elle était engourdie par le froid. « Mais comment se fait-il qu'elle soit là ? Elle a dû se cacher ici, et elle n'a pas dormi de toute la nuit. » Il se mit à

l'interroger ; la petite fille sortit tout à coup de sa torpeur et se mit à lui raconter quelque chose dans un langage rapide d'enfant. Elle parla de « mama », elle dit que « mama donnera des coups », elle dit quelque chose au sujet d'une tasse qu'elle aurait cassée. La petite parlait sans s'arrêter ; on pouvait deviner plus ou moins à travers son récit qu'elle était une enfant que sa mère n'aimait pas, que celle-ci, quelque cuisinière de l'hôtel, éternellement ivre, la battait sans cesse, que la petite avait cassé la tasse de sa mère et qu'elle en avait été tellement effrayée qu'elle s'était enfuie, qu'elle s'était cachée pendant longtemps, sans doute dans la cour, sous la pluie et qu'enfin elle s'était glissée ici, blottie derrière l'armoire, qu'elle avait passé toute la nuit en pleurant, en tremblant de froid et de peur et qu'elle serait fortement battue pour ce qu'elle avait fait.

Ses petits souliers étaient si trempés, qu'ils semblaient avoir passé toute la nuit dans une mare. Svidrigaïlov la porta dans sa chambre, la déshabilla, la coucha sur le lit et l'enroula tout entière dans la couverture. Elle s'endormit tout de suite. Après avoir fait cela, il devint à nouveau sombrement pensif.

« Qu'avais-je à m'embarrasser de cette fillette ! », pensa-t-il tout à coup avec une sensation pénible et haineuse. « Quelle bêtises ! » Plein de dépit, il prit la bougie pour aller immédiatement à la recherche du loqueteux et quitter l'hôtel au plus vite. « Et la fillette ? », pensa-t-il en la maudissant dans son âme, lorsqu'il ouvrit la porte ; il revint sur ses pas pour lui jeter un coup d'œil et voir si oui ou non elle dormait. Il souleva prudemment la couverture. La petite fille dormait à poings fermés. Elle s'était réchauffée sous la couverture et le sang avait déjà coloré ses joues pâles. Mais il était étrange que cette couleur faisait des taches plus vives et plus nettes que chez les enfants ordinaires. « C'est une rougeur fiévreuse », pensa Svidrigaïlov ; « on dirait qu'elle est due au vin ; comme si on lui avait fait boire tout un verre de vin. Ses lèvres vermeilles semblent brûler ; mais, qu'est-ce ? ». Il lui semble soudain que ses longs cils noirs frissonnent, qu'ils se soulèvent et qu'elle laisse filtrer un regard aigu, rusé, qui n'est plus du tout un regard d'enfant, comme si la petite fille faisait seulement semblant de dormir.

Oui, c'est ainsi en effet : ses lèvres se disjoignent en un sourire, les

commissures des lèvres frissonnent comme si elle réprimait un rire. Mais voici qu'elle ne se contient plus ; c'est déjà du rire, un rire flagrant ; quelque chose d'insolent, de provocant, apparaît dans ce visage qui n'est plus enfantin du tout ; c'est le visage du vice ; c'est le visage effronté d'une fille de joie. Voici que ses yeux sont déjà franchement ouverts : ils le caressent d'un regard ardent et impudent, ils l'appellent, ils rient... Il y a quelque chose de hideux, d'offensant, dans ce rire, dans ces yeux, dans le vice qui apparaît sur ce visage d'enfant. « Comment ! Et elle n'a que cinq ans ! » bégaya Svidrigaïlov épouvanté, — « mais comment... comment est-ce possible ? » Mais, voici qu'elle— tourne déjà vers lui son visage ardent, qu'elle tend vers lui ses petits bras... Il se réveilla au même moment...

Il est toujours dans le lit, toujours enroulé dans la couverture ; la bougie ne brûle plus ; le plein jour éclaire la chambre.

« J'ai eu le cauchemar toute la nuit ! » pensa-t-il. Il se souleva, haïeux, se sentant courbaturé ; tous ses os lui faisaient mal. Dehors, il y avait un épais brouillard : impossible de rien distinguer. Il était près de cinq heures, bien plus tard que l'heure à laquelle il avait pensé se réveiller ! Il se leva et mit sa jaquette et son paletot encore humides. Sentant le revolver dans sa poche, il le sortit et mit en place la capsule ; ensuite il s'assit, prit son calepin et inscrivit quelques lignes sur la page de garde. Ayant relu ce qu'il avait écrit, il devint pensif et s'accouda à la table. Le revolver et le carnet étaient restés sur celle-ci, près de son coude. Les mouches réveillées couraient sur la tranche de veau qu'il n'avait pas touchée et qui était restée dans un plat sur la table. Il les regarda longtemps et se mit enfin en devoir d'en attraper une de sa main droite restée libre. Il s'épuisa longtemps en vains efforts. Enfin, il se surprit à cette intéressante occupation, revint à lui, se leva et sortit avec décision de la chambre. Une minute plus tard, il était dans la rue.

Un épais brouillard recouvrait la ville. Svidrigaïlov se dirigea vers la Petite Neva, en marchant sur la chaussée, pavée de bois, glissante et sale. Il imagina l'eau de la Petite Neva, qui avait monté très haut pendant la nuit, l'île Pétrovsky, les sentiers mouillés, les arbres et les arbustes dégoulinants d'eau et, enfin, ce même arbrisseau auquel il avait pensé tout à l'heure. Il se mit à examiner les maisons avec dépit, pour

penser à autre chose. Il n'y avait ni passant ni fiacre dans l'avenue. Les petites maisons de bois, jaune vif, leurs volets fermés, avaient un air chagrin et sale. Le froid et l'humidité le transperçaient et il se mit à grelotter. Il passait de temps à autre devant quelque enseigne d'épicier ou de légumier et il les lisait toutes attentivement. Voici que le pavé de bois finissait. Il arrivait déjà à la hauteur d'un grand immeuble de briques. Un petit chien sale et tout transi traversa la chaussée. Un homme ivre-mort, vêtu d'un manteau, était couché face contre terre sur le trottoir. Il lui jeta un coup d'œil et passa outre. Il aperçut une haute tour sur la gauche.

« Bah ! pensa-t-il, mais voici une excellente place, pourquoi aller à l'île Pétrovsky ? Au moins, j'aurai un témoin officiel... » Il sourit à cette nouvelle idée et tourna dans la rue P... Il y avait là une grande maison avec un haut campanile. Près de la porte cochère fermée, était debout un homme de petite taille qui s'y appuyait de l'épaule ; il était emmitouflé dans un manteau gris de soldat et coiffé d'un casque d'Achille en cuivre. Il jeta de biais un regard froid et ensommeillé à Svidrigaïlov. Son visage exprimait cette perpétuelle affliction hargneuse qui rend si amer le visage des Israélites. Tous deux, Svidrigaïlov et lui, s'examinèrent pendant quelque temps en silence. Il sembla enfin bizarre à l'Achille qu'un homme qui n'était pas ivre restât à trois pas devant lui à le regarder sans rien dire.

— Que voulez-vous, prononça-t-il, en restant toujours immobile.

— Mais rien, mon vieux ; bonjour ! répondit Svidrigaïlov.

— Allez plus loin.

— Moi, mon vieux, je pars vers des contrées étrangères.

— Etrangères ?

— En Amérique.

— En Amérique ?

Svidrigaïlov sortit le revolver et l'arma.

L'Achille leva les sourcils :

— Qu'est-ce que c'est que cela ? C'est pas l'endroit !

— Pourquoi ne serait-ce pas l'endroit ?

— Parce que ce n'est pas l'endroit.

— Bah, mon vieux, c'est égal. L'endroit est bon ; si on te questionne, tu répondras que je suis parti pour l'Amérique.

Il mit le canon du revolver contre sa tempe droite.

— Vous ne pouvez pas ici, c'est pas l'endroit ! dit l'Achille ; il tressaillit et ses yeux se dilatèrent encore davantage.

Svidrigaïlov appuya sur la gâchette...

HYPERLINK \l "table" [Retour à la Table des matières](#)

Sixième partie
VII

HYPERLINK \l "table" [Retour à la Table des matières](#)

Le même jour, mais déjà vers le soir, passé six heures, Raskolnikov arrivait à l'appartement occupé par sa mère et sa sœur et qu'avait loué pour elles Rasoumikhine, dans l'immeuble Bakaléïev. L'entrée de l'escalier donnait sur la rue. Raskolnikov approchait en retenant toujours davantage le pas, comme s'il hésitait à entrer ou non. Mais il ne serait pour rien au monde retourné sur ses pas : sa décision était prise. « Du reste, c'est indifférent ; elles ne savent encore rien, pensa-t-il, et elles sont habituées à me prendre pour un original... » Son costume était dans un état lamentable ; tous ses vêtements étaient sales, déchirés, froissés d'avoir passé toute une nuit sous la pluie. Son visage était tordu par la fatigue physique et la lutte qu'il s'était livrée à lui-même. Il avait passé cette nuit seul. Dieu sait où, mais du moins, il s'était décidé.

Il frappa à la porte, ce fut sa mère qui lui ouvrit. Dounétchka n'était pas là. Il se trouva que la servante même était absente. Poulk-héria Alexandrovna resta d'abord muette d'étonnement et de bonheur ; puis elle le saisit par le bras et l'attira dans la chambre.

— Ah ! te voilà enfin ! commença-t-elle d'une voix tremblante de joie. — Ne m'en veux pas, Rodia, que je te reçoive si sottement, avec des larmes aux yeux : je ris, je ne pleure pas. Tu penses que je suis triste ? Non, je me réjouis, et ce n'est qu'une de mes mauvaises habitudes, ces larmes qui coulent. Depuis la mort de ton père, je pleure pour la moindre chose. Assieds-toi, mon chéri, tu es sans doute fati-

gué, comme je vois. Oh, comme tu t'es sali !

— J'ai été sous la pluie, hier, maman... commença Raskolnikov.

— Mais non, mais non ! interrompit Poulkhéria Alexandrovna. Tu craignais que je me mette à t'interroger, suivant mon ancienne habitude de vieille femme ? Ne crains rien. Car je comprends, je comprends tout maintenant ; je sais comment on agit ici à Petersbourg et je vois bien qu'on y est plus intelligent que chez nous. Je me suis rendu compte, une fois pour toutes, que je ne suis pas capable de comprendre tes raisons et qu'il ne fallait pas te demander de comptes. Tu as, peut-être, Dieu sait quelles affaires et quels plans en la tête, je ne sais quelles idées peut engendrer ton cerveau, et c'est moi qui irais te tirer par la manche et te questionner sur ce que tu penses ? Moi, je... Oh ! mon Dieu ! J'ai tout à fait perdu la tête... Je lis déjà pour la troisième fois ton article paru dans la revue : c'est Dmitri Prokofitch qui me l'a apporté. J'ai poussé un cri, quand je l'ai lu : quelle sottise suis-je, ai-je pensé, voilà de quoi il s'occupe, voilà la solution de toute l'histoire ! Les savants sont toujours comme ça ; il a sans doute maintenant de nouvelles idées en tête ; il s'occupe de les mettre au point, et c'est moi qui vais le troubler et le tourmenter. J'ai lu ton article, mon ami, et, évidemment, je n'y comprends pas grand-chose ; d'ailleurs, ce doit être ainsi ; comment pourrais-je être capable de comprendre cela !

— Montrez-le moi, maman.

Raskolnikov prit la petite revue et jeta un coup d'œil sur son article. Si contradictoire que ce fût avec sa situation et son état présent, il eut cette sensation bizarre, à la fois mordante et douce, que ressent un auteur qui se voit imprimé pour la première fois ; de plus, son âge, vingt-trois ans, l'influença aussi. Cela ne dura qu'un instant. Après avoir lu quelques lignes, il se rembrunit et une affreuse angoisse étreignit son cœur. Toute la lutte soutenue dans son âme lui revint d'un coup à la mémoire. Il jeta son article sur la table avec dépit et dégoût.

— Seulement, Rodia, si sottise que je sois, je pense que tu seras très bientôt l'un des premiers, — si pas le tout premier personnage de notre monde savant. Et ils osaient dire que tu étais devenu fou. — Elle rit. — Tu ne le sais pas — ils l'avaient vraiment pensé. Oh, ces misé-

rables vers de terre, comment pourraient-ils comprendre ce qu'est l'intelligence ! Et Dounétchka, Dounétchka elle-même avait été près de le croire, qu'en penses-tu ? Ton défunt père a envoyé deux fois des manuscrits aux journaux : d'abord des vers (j'ai conservé le cahier, je te montrerai) et puis toute une nouvelle (je suis parvenue à obtenir de lui de pouvoir la copier), — comme nous avons prié tous les deux pour qu'elle soit acceptée — et elle ne fut pas acceptée ! Il y a six ou sept jours, j'étais affligée à l'aspect de tes vêtements, j'étais attristée de voir comment tu vivais et ce que tu mangeais. Et maintenant, je me rends bien compte que j'étais sottre, car, si tu le voulais, tu pourrais te procurer tout ce que tu veux, grâce à ton intelligence et à ton talent. C'est que pour le moment, tu ne le veux pas et que tu t'occupes de choses plus importantes...

— Dounia n'est pas ici, maman ?

— Non, Rodia. Elle est souvent absente ; elle me laisse seule. Dmitri Prokofitch — merci à lui — vient parfois passer un moment avec moi et il me parle toujours de toi. Il t'aime, mon ami, et il te respecte. Quant à ta sœur, je ne dirai pas qu'elle manque vraiment d'égards pour moi. Je ne me plains pas du tout, elle a son caractère, moi le mien ; elle a des secrets maintenant, moi je n'ai pas de secrets pour vous. Evidemment, je suis fermement persuadée que Dounia est trop intelligente.. et qu'en outre elle nous aime toi et moi... Mais je ne sais pas où tout cela va nous mener. Voilà, tu m'as rendue heureuse, Rodia, en venant me voir, tandis qu'elle est partie ; quand elle reviendra, je lui dirai ton frère est venu en ton absence, et toi. où as-tu bien passé le temps ? Ne me gêne pas particulièrement, Rodia, viens si tu le peux, si tu ne le veux pas — j'attendrai. Car je saurai quand même que tu m'aimes et cela me suffira. Je vais lire tes écrits, je vais entendre parler de toi. et, de temps en temps, il arrivera que tu viennes toi-même me voir pour un moment — quoi de mieux ? Car voilà, tu es bien venu pour consoler ta mère, et je vois...

Ici, Poulkhéria Alexandrovna se mit soudain à pleurer.

— Encore ! Ne me regarde pas ; sottre que je suis ! Oh, mon Dieu, pourquoi est-ce que je reste ainsi à ne rien faire s'écria-t-elle, en se levant précipitamment. J'ai du café et je ne pense même pas à t'en

offrir ! Voilà ce qu'est l'égoïsme d'une vieille femme. Tout de suite, tout de suite !

— Maman, laissez cela ; je m'en irais immédiatement. Je ne suis pas venu pour cela. Ecoutez-moi, je vous prie.

Poulkhéria Alexandrovna s'approcha timidement de lui.

— Maman, quoi qu'il arrive, quoi que vous entendiez dire à mon sujet, m'aimerez-vous toujours comme maintenant ? demanda-t-il soudain du fond de son cœur, comme s'il ne pensait pas aux mots qu'il disait, comme s'il ne les pesait pas.

— Rodia, Rodia, qu'as-tu ? Comment peux-tu me poser une question pareille ? Mais qui oserait me dire quelque chose de mal à ton sujet ? Mais je ne le croirais pas, qui que ce soit, je le chasserais simplement.

— Je suis venu pour vous assurer que je vous ai toujours aimée, et maintenant, je suis heureux de ce que nous soyons seuls, je suis même heureux de ce que Dounétchka ne soit pas là, continua-t-il avec le même élan. — Je suis venu vous dire franchement que, quoique malheureuse, vous devez toujours vous dire que votre fils vous aime plus que lui-même et que tout ce que vous avez pensé de moi — que je suis cruel et que je ne vous aime pas — n'est pas vrai. Je vous aimerai toujours... Et c'est assez ; il me semblait qu'il fallait faire cela et qu'il fallait commencer par là...

Poulkhéria Alexandrovna l'embrassait silencieusement, le serrait contre sa poitrine et pleurait doucement.

— Je ne sais ce que tu as, Rodia, dit-elle enfin. Je pensais tout ce temps que nous t'ennuyions simplement, mais, maintenant, je vois à tout ce qui se passe qu'un grand malheur t'attend et que c'est cela qui t'angoisse. Je pressens cela depuis longtemps, Rodia. Pardonne-moi d'en avoir parlé, j'y pense sans cesse et n'en dors pas la nuit. Cette nuit ta sœur a déliré sans arrêt et elle a parlé tout le temps de toi. J'ai entendu quelque chose, mais je n'ai rien compris. J'ai erré toute la matinée dans la chambre comme une condamnée à mort ; j'attendais,

je pressentais quelque chose, et voilà que cela arrive ! Rodia, Rodia, qu'a vas-tu faire ? Tu t'en vas, peut-être ?

— Oui.

— Je l'ai bien pensé. Mais je puis aller avec toi, si je peux t'être utile. Et Dounia aussi, elle t'aime, elle t'aime beaucoup. Et que Sophia Sëmionovna vienne aussi avec nous, s'il le faut ; tu vois, je la prendrai volontiers avec moi, comme ma fille. Et Dmitri Prokofitch nous aidera à tout apprêter pour notre départ... Mais... où... pars-tu donc ?

— Adieu, maman.

— Comment, aujourd'hui même, s'écria-t-elle, comme si elle le perdait pour l'éternité.

— Je ne peux pas, il est temps, je dois absolument...

— Et ne puis-je aller avec toi ?

— Non, mettez-vous à genoux, et priez Dieu pour moi. Peut-être votre prière sera-t-elle entendue ?

— Laisse-moi te bénir ! Comme cela, comme cela ! Oh, mon Dieu, que faisons-nous là !

Oui, il était content, très content qu'il n'y eût là personne d'autre, qu'il fût seul avec sa mère. Depuis le début de ces terribles événements, c'était la première fois qu'il sentait son cœur s'attendrir. Il tomba à genoux devant elle, il lui embrassa les pieds, et tous deux pleurèrent enlacés. Elle ne s'étonna pas cette fois-ci et ne l'interrogea pas. Elle avait compris déjà depuis longtemps que quelque chose de terrible se passait et qu'une effrayante minute était proche pour son fils.

— Rodia, mon petit, mon premier-né, disait-elle en sanglotant, — tu es maintenant comme quand tu étais petit et que tu venais m'embrasser ; quand ton père vivait encore — et que nous avions du

chagrin, tu nous consolais par ta seule présence ; et quand il est mort, combien de fois ne sommes-nous pas restés, comme maintenant, serrés l'un contre l'autre, à pleurer sur sa tombe ! Et si je pleure depuis si longtemps, c'est que mon cœur de mère a pressenti le malheur. Dès que je t'ai vu l'autre soir, tu te rappelles, à notre arrivée à Pétersbourg, j'ai tout deviné à ton seul regard et mon cœur a frissonné ; et, aujourd'hui, lorsque j'ai ouvert la porte et que je t'ai vu : « eh bien, pensais-je, l'heure fatale est arrivée ».

— Rodia, Rodia, tu ne pars pas tout de suite, dis ?

— Non.

— Tu viendras encore ?

— Oui..., je viendrai encore.

— Rodia, ne te fâche pas, je n'ose pas te questionner. Je sais que je ne le peux pas, mais dis-moi deux mots seulement : c'est un long voyage ?

— Très long.

— Et qu'est-ce qui t'attends là-bas, un emploi, une carrière ?

— Ce que Dieu m'enverra. Priez seulement pour moi...

Raskolnikov marcha vers la porte, mais elle s'agrippa à lui et le regarda droit dans les yeux d'un regard désespéré. Son visage était contracté par l'épouvante.

— Allons, maman, dit Raskolnikov, regrettant amèrement d'être venu.

— Pour toujours ? Ce n'est pas encore pour toujours ? Tu viendras, n'est-ce pas, tu viendras encore demain.

— Oui, oui, je viendrai ; adieu.

Il s'échappa enfin.

La soirée était tiède, aérée et claire. Au matin, déjà, le temps s'était remis. Raskolnikov se rendait chez lui ; il se hâtait. Il voulait en finir avec tout avant le coucher du soleil. Il n'avait pas envie de rencontrer qui que ce soit jusqu'alors. En montant chez lui, il remarqua que Nastassia, abandonnant le samovar, le suivit attentivement des yeux. « Y aurait-il quelqu'un chez moi ? » se demanda-t-il. Il pensa avec dégoût à Porfiri. Mais, arrivé à sa porte et l'ayant ouverte, il vit Dounétchka. Elle était assise, toute seule, perdue dans une profonde méditation et il semblait qu'elle attendait depuis longtemps. Il s'arrêta sur le seuil ; elle se leva, effrayée, et se dressa devant lui. Son regard, fixé sur lui, exprimait l'épouvante et un chagrin infini. Et ce seul regard suffit à lui faire comprendre qu'elle savait déjà tout.

— Eh bien, dois-je entrer, ou bien dois-je m'en aller ? demanda-t-il avec méfiance.

— Je suis restée toute la journée chez Sophia Sèmionovna ; nous t'attendions. Nous pensions que tu ne pouvais manquer de passer chez elle.

Raskolnikov entra dans la chambre et s'assit, épuisé, sur une chaise.

— Je suis faible, Dounia, je suis trop fatigué ; pourtant j'aurais voulu être, en ce moment, en pleine possession de mes moyens.

Il lui jeta un coup d'œil défiant.

— Où as-tu donc été toute la nuit ?

— Je ne souviens pas bien ; tu vois, Dounia, j'ai voulu me décider définitivement, et j'ai rôdé en passant bien des fois près de la Neva ; cela, je me le rappelle. J'ai voulu en finir ainsi, mais... je ne suis pas parvenu à me décider... chuchota-t-il, en jetant un nouveau coup d'œil défiant à Dounia.

— Dieu merci ! C'est précisément ce que nous craignons, Sophia

Sémionovna et moi ! Par conséquent, tu crois encore à la vie, que Dieu en soit remercié

Raskolnikov eut un sourire plein d'amertume.

— Je n'y croyais pas, pourtant, je viens de pleurer avec notre mère dans mes bras ; je ne crois pas et pourtant je lui ai demandé de prier pour moi. C'est Dieu qui sait comment tout cela se passe, Dounétchka ; moi, je n'y comprends rien.

— Tu es allé chez notre mère ? Tu lui as dit ? s'écria Dounia épouvantée. Est-il possible que tu te sois décidé à lui dire cela ?

— Non, je ne le lui ai pas dit... explicitement ; mais elle a compris bien des choses. Elle t'avait entendu délirer cette nuit. Je suis sûr qu'elle comprend déjà à moitié. J'ai peut-être mal fait d'y aller. Je ne sais même pas pourquoi j'y suis allé. Je suis un homme bas, Dounia.

— Tu es un homme bas, mais tu es prêt à marcher à l'expiation ! Car tu y vas !

— Oui. Tout de suite. Oui, c'est pour éviter cette honte que j'ai voulu me noyer, Dounia, mais j'ai pensé, au dernier moment, que je m'étais considéré comme fort jusqu'ici, et qu'il ne fallait pas avoir peur de la honte. — C'est de l'orgueil, Dounia.

— Oui, Rodia.

Il sembla qu'une flamme brillât dans ses yeux éteints ; il lui était très agréable de se savoir encore de l'orgueil.

— Tu ne penses pas, Dounia, que j'ai simplement eu peur de l'eau ? demanda-t-il, en la dévisageant avec un affreux sourire.

— Oh, Rodia, je t'en prie ! s'écria Dounia amèrement.

Le silence persista pendant près de deux minutes. Il restait assis, la tête baissée, à regarder le sol ; Dounétchka était debout, à l'autre extrémité de la salle ; elle le regardait avec douleur. Soudain il se leva :

— Il se fait tard. Il est temps. Je vais maintenant aller me dénoncer. Mais j'ignore pourquoi je vais faire cela.

De grosses larmes coulaient sur les joues de Dounia. — Tu pleures, Dounia, mais peux-tu me tendre la main ?

— En doutes-tu ? Elle l'étreignit.

— En allant vers l'expiation, n'effaces-tu pas ton crime à moitié ? s'écria-t-elle en le servant contre elle et en l'embrassant.

— Un crime ? Quel crime ? s'écria-t-il, en proie à une fureur soudaine. Est-ce un crime que de tuer un pou infâme et nuisible, une vieille usurière dont personne n'avait besoin, pour le meurtre de laquelle quarante péchés seront pardonnés au meurtrier, une affreuse vieille qui suçait le sang des pauvres ? Je n'y pense même pas et je n'ai pas à effacer ce crime. Et qu'ont-ils tous à me jeter ça à la tête : « un crime, un crime ! » Ce n'est que maintenant que je vois toute l'absurdité de ma faiblesse d'âme, maintenant que je me suis décidé à accepter cette honte inutile !... — Simplement, c'est ma bassesse et mon incapacité qui m'ont poussé à me décider, ou peut-être encore pour l'avantage que j'en aurai, comme le disait ce... Porfiri !...

— Frère, frère, que dis-tu là ! Mais tu as versé le sang ! s'écria Dounia désespérée.

— Tout le monde le verse le sang, reprit-il hors de lui. Le sang coule et a toujours coulé, comme une cascade. Ceux qui le font couler comme du champagne sont couronnés au Capitole et sont nommés bienfaiteurs de l'humanité. Mais ouvre donc tes yeux et regarde plus attentivement ! Moi-même, j'ai voulu du bien aux hommes et j'aurais fait des centaines, des milliers de bonnes actions, en échange de cette unique bêtise, pas même, de cette maladresse ! — Car l'idée n'était pas si bête qu'elle apparaît maintenant à la lumière de l'échec... (à la lumière de l'échec, tout paraît bête) ! Au moyen de cette « bêtise », j'ai voulu me placer dans une situation indépendante, faire les premiers pas, avoir des moyens ; et, ensuite, tout aurait été effacé par l'incommensurable utilité du résultat... Mais je n'ai pas été capable de

faire ces premiers pas, parce que je suis un lâche ! Voilà la difficulté ! Mais, quand même, je n'adopterai pas vos vues si j'avais réussi, j'aurais été couronné de feuilles de laurier, tandis, que, maintenant, on me tend des pièges !

— Mais ce n'est pas cela, pas cela du tout ! Frère, que dis-tu là !

— Ah ! La forme n'est pas bonne, la forme n'est pas acceptable du point de vue esthétique ! Eh bien, décidément, je ne comprends pas pourquoi envoyer des bombes sur les gens, au cours d'un siège en règle, répond à des exigences de forme plus honorable ? La crainte de l'esthétique est le premier, signe de l'impuissance !... Jamais, jamais je n'en ai eu aussi clairement conscience que maintenant et moins que jamais je ne comprends pourquoi mon acte est un crime ! Je n'ai jamais, jamais été plus fort et plus convaincu qu'à présent !

Le sang était monté à son visage pâle et épuisé. Mais en prononçant la dernière phrase, il rencontra par hasard le regard de Dounia, et il lut tant de souffrance dans ce regard, qu'il revint à lui. Il sentit que, malgré tout, il avait rendu malheureuses ces deux pauvres femmes. Il était quand même la cause...

— Dounia chérie ! Si je suis coupable, pardonne-moi (quoiqu'on ne puisse me pardonner si je suis vraiment coupable). Adieu, ne discutons pas ! Il est temps, grand temps. Ne me suis pas, je t'en supplie. Je dois encore passer... Va plutôt tout de suite chez notre mère et assieds-toi auprès d'elle. Je t'en supplie, c'est la dernière prière que je te fais et la plus grande. Ne la laisse pas un instant ; je l'ai abandonnée dans une anxiété telle que je doute qu'elle y survive : elle en mourra ou elle en deviendra folle. Reste donc avec elle ! Rasoumikhine sera également près de vous ; je lui ai parlé... Ne me pleure pas, j'essaierai d'être vaillant et honnête toute ma vie, quoique je sois un assassin. Peut-être entendras-tu prononcer mon nom un jour ? Vous n'aurez pas à avoir honte de moi ; tu verras ; je prouverai encore que... maintenant au revoir, en attendant, se hâta-t-il de conclure, ayant remarqué de nouveau qu'une étrange expression était apparue dans les yeux de Dounia, pendant qu'il prononçait ces derniers mots et ces dernières promesses. — Eh bien, pourquoi pleures-tu ainsi ? Ne pleure pas, ne pleure pas ; nous ne nous séparons pas pour toujours ! Ah oui, attends,

_____ fait ses adieux à ses enfants et à sa patrie, il se prosterne devant le monde entier et il embrasse notre capitale, Saint-Petersbourg, et son sol, ajouta un petit bourgeois quelque peu gris.

— Un gars encore jeune ! intervint un troisième.

— Et de bonne famille, remarqua un autre d’une voix posée.

— De nos jours, on ne sait plus les distinguer, ceux qui sont de bonne famille et les autres.

Toutes ces remarques et ces conversations eurent l’effet de contenir Raskolnikov et les mots « j’ai tué » qui, peut-être, étaient prêts à tomber de ses lèvres, ne furent pas prononcés. Pourtant, il supporta silencieusement tous ces cris et, sans regarder en arrière, il s’engagea tout droit dans la ruelle qui menait au commissariat. Une vision avait passé devant ses yeux, mais il n’en fut pas étonné : il avait pressenti que cela devait être ainsi. Au moment où, place Sennoï, il s’était incliné pour la seconde fois jusqu’à terre, il se tourna vers la gauche et il vit Sonia

à une cinquantaine de pas. Elle se cachait derrière une des baraques de bois qui se trouvaient sur la place : elle l'accompagnait dans son pénible calvaire ! Raskolnikov comprit en cet instant, une fois pour toutes, que Sonia était maintenant avec lui pour toujours et qu'elle le suivrait, fût-ce au bout du monde, là où son destin le mènerait. Il se sentit bouleversé... mais le voici arrivé à l'endroit fatal...

Il entra courageusement dans la cour. Il fallait monter au second. Montons toujours », pensa-t-il. Il lui semblait en général que la minute fatale était encore lointaine, qu'il avait encore beaucoup de temps, qu'il pouvait encore réfléchir à bien des choses.

Il vit de nouveau la même crasse, les mêmes pelures dans l'escalier en colimaçon, les portes des appartements grandes ouvertes, les mêmes cuisines qui exhalaient puanteur et fumées. Raskolnikov n'était plus revenu ici depuis sa première visite. Ses jambes s'engourdisaient et pliaient sous lui, mais il avançait quand même. Il s'arrêta un moment pour souffler, pour se remettre, pour entrer *comme un homme*. « Et pourquoi ? A quoi bon ? », pensa-t-il soudain, s'étant rendu compte du sens de son mouvement. « Si je dois boire cette coupe, tout n'est-il pas égal ? Au plus c'est dégoûtant, au mieux c'est ». L'image de Ilia Pétrovitch, La Poudre, passa dans son esprit. Est-il possible qu'il allait chez lui ? N'y avait-il pas moyen d'aller chez un autre ? Chez Nikodim Fomitch ? Tourner bride et aller à l'appartement même du Surveillant ? Au moins les choses se passeraient ainsi plus en privé... « Non, non ! chez La Poudre, chez La Poudre ! S'il faut boire, buvons d'un trait... »

Tout transi et à peine conscient, il ouvrit la porte du bureau. Cette fois-ci il y avait très peu de monde ; il n'y avait qu'un portier et un homme du peuple. Le garde ne regarda même pas par-dessus la cloison. Raskolnikov passa dans la pièce suivante. « Peut-être pourrais-je ne rien dire encore », pensa-t-il. Un clerc quelconque, en redingote civile, s'appropriait à écrire quelque chose sur le bureau. Un autre clerc s'installait dans un coin. Zamètov n'était pas là. Nikodim Fomitch était évidemment absent lui aussi.

— Il n'y a personne ? demanda Raskolnikov au clerc assis au bureau.

— Qui désirez-vous voir ?

— A-a-ah ! On ne l'entend plus et on ne le voit plus, l'esprit russe, comment est-ce dans le conte..., je l'ai oublié ! Tous mes respects ! s'écria tout à coup une voix connue.

Raskolnikov se mit à trembler. La Poudre était debout devant lui ; il venait de sortir de la troisième pièce. « C'est le destin », pensa Raskolnikov, « pourquoi est-il là ? »

— Vous venez chez nous ? Pour quelle affaire ? s'exclama Ilia Pétrovitch. (Il était visiblement dans le meilleur état d'esprit et même il était quelque peu en train.) Si c'est pour affaire, il est un peu tôt. Je suis ici par hasard... Mais après tout, si je puis vous être utile... Je vous avoue... Monsieur comment ? Comment ? Excusez...

— Raskolnikov.

— Ah oui : Raskolnikov ! Est-il possible que vous ayez pu supposer que j'avais oublié ! Je vous en prie, ne me prenez pas pour... Rodion Ro- Ro... Rodionovitch, est-ce ainsi ?

— Rodion Romanovitch.

— Oui, oui, oui ! Rodion Romanovitch, Rodion Romanovitch. Je vous avoue que j'ai été sincèrement affligé depuis que nous nous sommes ainsi... on m'a expliqué après, j'ai appris que vous êtes un jeune littérateur et même un savant... et, pour ainsi dire, les premiers pas... Oh mon Dieu ! Mais qui, parmi les littérateurs et les savants n'a pas commencé par faire des démarches originales ! Moi et ma femme respectons tous deux la littérature, et ma femme la respecte jusqu'à la passion ! La littérature et l'art ! Pourvu qu'on soit noble de cœur, tout le reste on peut l'acquérir à force de talent, de connaissances, de raison, de génie ! Un chapeau ! Eh bien, que signifie, par exemple un chapeau ? Un chapeau est une crêpe, je peux l'acheter chez Zimmermann ; mais ce que le chapeau protège, ce que le chapeau couvre, cela, je ne peux l'acheter ! Je vous avoue, je voulais même aller m'expliquer chez vous, mais j'ai pensé, peut-être vous... Pourtant,

pourquoi ne vous le demanderais-je pas : désirez-vous vraiment quelque chose ?

— Oui, ma mère et ma sœur.

— J’ai même eu l’honneur et le bonheur de rencontrer votre sœur, — c’est une personne instruite et charmante. Je l’avoue, j’ai regretté que nous nous soyons un peu échauffés, l’autre fois. C’est un cas ! Et quant aux hypothèses établies sur votre évanouissement. — eh bien, tout ça s’est expliqué de la façon la plus brillante ! Exaltation et fanatisme ! Je comprends votre indignation. Peut-être changez-vous d’appartement à cause de l’arrivée de votre famille ?

— N-non, c’est simplement... Je suis venu demander... je pensais que je trouverais Zamètov ici.

— Ah, oui ! vous vous êtes liés d’amitié, je l’ai entendu dire. Eh bien, Zamètov n’est pas là, — il est absent. Oui, nous sommes privés d’Alexandre Grigorievitch ! Nous l’avons perdu hier ; il a été transféré... et ce faisant, il s’est brouillé avec tout le monde... c’était même impoli... un gamin versatile, voilà ce qu’il est, et c’est tout ; il ne donnait aucune espérance ; mais que voulez-vous faire d’eux, de nos brillants jeunes gens ! Il veut passer je ne sais quel examen, mais un examen chez nous, ça consiste à bavarder un peu, à faire un peu le fanfaron, c’est tout, voilà l’examen terminé ! Car ce n’est pas la même chose que vous, ou bien par exemple M. Rasoumikhine, votre ami ! Votre carrière, c’est la science, et les échecs ne vous troubleront pas ! Pour vous, tous les charmes de la vie — *Nihil est*⁴⁶, peut-on dire ; vous êtes ascète, moine, ermite ! Ce qu’il vous faut, c’est un livre, une plume derrière l’oreille, des investigations scientifiques, voilà où plane votre esprit ! Moi-même, en partie, je... avez-vous lu les mémoires de Livingstone ?

— Non.

— Moi bien. De nos jours, d’ailleurs, il y a énormément de nihilistes ; après tout, c’est compréhensible ; quel temps nous vivons, je

⁴⁶ En latin dans le texte. (N. D. T.)

vous le demande bien ? Mais en somme, je vous... vous n'êtes évidemment pas nihiliste ! Répondez franchement ! Franchement !

— N-non...

— Non, vous savez, vous devez être franc avec moi, vous ne devez pas vous gêner, faites comme si vous étiez seul à seul avec vous-même ! Le service est une chose, autre chose est... vous croyiez que j'allais dire : l'*amitié* : non, vous n'avez pas deviné ! Non, pas l'*amitié*, mais le sentiment du citoyen et de l'homme, le sentiment humanitaire et celui de l'amour, du Très-Haut. Je puis être un personnage officiel et occuper une fonction, mais j'ai toujours le devoir de sentir en moi l'homme et le citoyen et d'en rendre compte... Vous avez bien voulu parler de Zamètov. Zamètov fait du scandale à la française dans une maison close, en buvant un verre de champagne ou de vin du Don, — voilà ce qu'est notre Zamètov ! Tandis que moi, je me suis consumé, peut-on dire, à force de fidélité et de sentiments élevés et, en outre, j'ai un rang, un grade, j'occupe un poste ! Je suis marié et j'ai des enfants. Je remplis les devoirs de l'homme et du citoyen et lui, qu'est-il donc, permettez-moi de vous le demander ? Je vous parie comme à un homme ennobli par l'instruction. En outre, il y a maintenant tant de ces accoucheuses ! ⁴⁷.

Raskolnikov leva interrogativement les sourcils. Les paroles d'Ilia Pètrovitch martelaient de toute évidence son tympan comme des sons vides de sens. Mais il en comprenait quand même une partie ; il le regardait et ne savait pas comment tout cela finirait.

— Je parle de ces filles aux cheveux courts, continua le disert Ilia Pètrovitch ; — je les appelle, pour moi, accoucheuses et je trouve que ce sobriquet est très satisfaisant. Hé, hé ! Elles se fourrent dans l'académie, elles étudient l'anatomie ; dites-moi un peu, si je tombais malade, appellerais-je une jeune fille pour me soigner ? Hé, hé !

Ilia Pètrovitch riait, très content de ses mots d'esprit.

⁴⁷ Allusion au nihilisme. La profession d'accoucheuse était généralement pratiquée par les premières femmes émancipées, car elles ne pouvaient avoir d'autre profession. (N. D. T.)

— Evidemment, c'est la soif de s'instruire, une soif immodérée ; mais une fois instruit, ça suffit. Pourquoi donc abuser ? Pourquoi insulter des personnes honorables, comme fait ce coquin de Zamètov ? Pourquoi m'a-t-il insulté, je vous le demande ? Et puis, il y a tant de suicides de nos jours, vous ne pourriez vous imaginer. Tous ces gens dilapident leurs derniers sous et puis se suicident. Des filles, des garçons, des vieillards... Ce matin encore on nous a informé du cas d'un monsieur récemment arrivé dans la capitale. Nil Pavlitch, dites Nil Pavlitch ! Comment s'appelle-t-il ce gentleman... on nous en a informé tout à l'heure... celui qui s'est tiré une balle dans la tête, rue Petersbourgskaja ?

— Svidrigaïlov, répondit quelqu'un d'une voix enrouée et Indifférente, de l'autre pièce.

Raskolnikov frissonna.

— Svidrigaïlov ! Svidrigaïlov s'est suicidé ! s'écria-t-il.

— Comment ! Vous connaissez Svidrigaïlov ?

— Oui... je le connais... Il est arrivé il n'y a pas longtemps...

— Mais oui, pas longtemps ; il avait perdu sa femme, c'est un homme de mœurs déréglées, et voici qu'il se suicide et d'une manière si scandaleuse, qu'on aurait peine à l'imaginer... Il a laissé quelques mots écrits sur son calepin, comme quoi il mourait en possession de sa raison et qu'il demandait de n'accuser personne de sa mort. Il avait de l'argent, celui-là, dit-on. Comment se fait-il que vous le connaissiez ?

— J.e.. je le connais... ma sœur avait été gouvernante chez eux...

— Tiens, tiens, tiens... Mais alors vous pouvez nous donner des renseignements sur lui. Vous ne lui aviez pas attribué de tels des-seins ?

— Je l'ai vu hier... il... buvait du vin... je ne savais rien. Raskolnikov avait l'impression que quelque chose était tombé sur lui et

l'écrasait.

— Il me semble que vous avez pâli de nouveau. Nos fenêtres sont toujours fermées...

— Oui, il est temps que je m'en aille, bredouilla Raskolnikov. Excusez-moi de vous avoir dérangé...

— Oh, mais je vous en prie, tant que vous voulez ! Votre visite m'a fait plaisir et je suis heureux de vous dire...

Ilia Pétrovitch tendit même la main.

— Je voulais seulement..., je venais voir Zamètov...

— Je comprends, je comprends, et vous m'avez fait plaisir.

— Je suis... très heureux... au revoir... dit Raskolnikov tout souriant.

Il sortit ; il chancelait. Il avait le vertige. Il ne sentait pas ses jambes. Il se mit à descendre l'escalier en s'appuyant de la main droite au mur. Il lui sembla qu'un portier, un registre en main, le bouscula en montant vers le bureau, qu'un petit chien se mit à aboyer quelque part au rez-de-chaussée et qu'une femme lui jeta en criant un rouleau à la tête. Il pénétra dans la cour. Là, près de l'entrée, Sonia était debout, toute pâle, toute figée et elle lui jeta un regard atroce. Il s'arrêta devant elle. Quelque chose de maladif, d'épuisé par la torture, quelque chose de désespéré apparut dans les traits de son visage. Elle joignit les mains brusquement. Un sourire difforme, éperdu, vint péniblement sur les lèvres de Raskolnikov. Il resta un moment sur place, puis retourna sur ses pas au bureau.

Ilia Pétrovitch était assis et il fouillait dans ses papiers.

Le moujik qui avait bousculé Raskolnikov en montant l'escalier était debout devant lui.

_____t, entre autres, Porfiri Pètrovitch et Zossimov. Pendant tous ces derniers temps. Rasoumikhine ressemblait à un homme qui a pris une ferme résolution. Dounia croyait aveuglément qu'il réalisait ses projets, et, d'ailleurs, elle n'aurait pu faire autrement ; il avait une volonté de fer, c'était visible. Entre autres, il se remit à fréquenter l'université pour achever ses études. Ils formaient constamment des projets d'avenir ; tous deux comptaient pouvoir, dans cinq ans au plus tard, aller s'établir en Sibérie. Jusqu'alors, ils comptaient sur Sonia...

Poulkhéria Alexandrovna avait béni avec joie le mariage de sa fille avec Rasoumikhine ; mais, après que celui-ci eut eu lieu, elle devint encore plus chagrine et préoccupée. Pour lui procurer un moment de plaisir. Rasoumikhine lui raconta, entre autres, l'histoire de l'étudiant et de son père impotent ainsi que celle de l'incendie de l'année passée, d'où Rodia sauva deux petits enfants et où il reçut des brûlures qui le forcèrent à s'aliter. Ces deux nouvelles exaspérèrent, jusqu'à l'enthousiasme, Poulkhéria Alexandrovna, dont la raison était déjà fort ébranlée. Elle en parlait sans cesse, elle engageait la conversation en rue (quoique Dounia l'accompagnât toujours). Elle attrapait quelque auditeur dans les voitures publiques, dans les boutiques, et elle entamait la conversation sur son fils, sur l'article de celui-ci, elle racontait comment il avait secouru l'étudiant, comment il avait été brûlé dans l'incendie, etc... Dounétchka ne savait comment la retenir.

Outre le danger de cette disposition à l'enthousiasme maladif, existait la menace que quelqu'un se souvînt du nom de Raskolnikov et en parlât. Poulkhéria Alexandrovna réussit même à apprendre l'adresse de la mère des deux petits enfants sauvés de l'incendie et elle voulut à tout prix aller la voir. Son agitation crût enfin jusqu'aux limites extrêmes. Elle se mettait parfois à pleurer soudainement, elle tombait souvent malade et elle délirait dans sa fièvre. Un matin, elle déclara sans ambages que, d'après ses calculs, Rodia devait revenir bientôt, et qu'elle se rappelait qu'en lui faisant ses adieux, il avait dit que c'était précisément dans neuf mois qu'il fallait attendre son retour. Elle commença à mettre tout l'appartement en ordre et à se préparer à le recevoir ; elle se mit à arranger la chambre qui lui était destinée (sa chambre à elle), à nettoyer les meubles, à lessiver, à accrocher des rideaux propres, etc... Dounia en fut inquiète, mais elle ne dit rien et l'aida même à apprêter la chambre pour recevoir son frère. Après une

journée agitée, passée à toutes sortes de fantaisies, à faire des rêves joyeux et à verser des larmes de bonheur, elle tomba malade la nuit et le matin suivant elle était déjà fébrile et délirante. Une fièvre chaude se déclara. Deux semaines plus tard, elle mourut. Les paroles lui échappèrent pendant son délire, d'après lesquelles on pouvait conclure qu'elle en savait bien plus qu'on ne l'avait supposé sur le terrible destin de son fils.

Raskolnikov resta longtemps dans l'ignorance de la mort de sa mère, quoique la correspondance avec Petersbourg fût établie dès son établissement en Sibérie. La chose se fit par l'intermédiaire de Sonia qui écrivit ponctuellement chaque mois à Petersbourg, adressant ses lettres à Rasoumikhine et en recevant les réponses. Les lettres de Sonia parurent tout d'abord sèches et insatisfaisantes à Dounia et à Rasoumikhine ; mais, finalement, ils trouvèrent qu'il aurait été impossible de mieux écrire, car c'était précisément sa manière de rédiger les lettres qui permettait en définitive de se faire l'idée la plus complète et la plus précise du sort de leur malheureux frère. Les lettres de Sonia décrivaient de la manière la plus simple et la plus claire qui soit, la vie de Raskolnikov au bagne.

Il n'y avait là ni énoncé de ses espoirs, ni conjectures d'avenir, ni description de ses propres sentiments. Au lieu d'essayer d'expliquer l'état d'âme de Raskolnikov et, en général, toute sa vie intérieure, elle ne donnait que des faits, c'est-à-dire ses paroles, des nouvelles détaillées sur son état de santé, les désirs qu'il avait exprimés lors de leur dernière entrevue, ce qu'il lui avait demandé, ce qu'il lui avait dit de faire, etc... Toutes ces nouvelles étaient transmises avec un luxe extrême de détails. L'image du frère malheureux apparut enfin d'elle-même, se dessina avec netteté et précision à Dounia et à Rasoumikhine ; il ne pouvait y avoir d'erreur dans cette image, parce que tous les faits rapportés étaient exacts.

Cependant, les lettres de Sonia n'apportèrent que peu de joie à Dounia et à son mari, surtout au début. Sonia écrivait continuellement qu'il était toujours sombre, peu loquace, qu'il ne s'intéressait presque pas aux nouvelles qu'elle lui transmettait d'après les lettres qu'elle recevait ; qu'il s'informait parfois de sa mère ; et lorsque voyant qu'il devinait la vérité, elle lui apprit enfin la mort de celle-ci, à son grand

étonnement, la nouvelle lui fit peu d'impression, tout au moins, c'est ce qu'il lui sembla. Elle leur apprit, entre autres, que malgré le fait qu'il semblait s'être enfoncé à ce point en lui-même et isolé de tous, il avait pris sa nouvelle vie d'une manière franche et simple ; qu'il comprenait clairement sa situation, qu'il n'attendait rien de mieux pour bientôt, qu'il ne nourrissait aucun espoir frivole (ce qui aurait été naturel dans sa position), et qu'il ne s'étonnait de rien de ce qui l'entourait maintenant et qui était si différent de ce qu'il avait connu.

Elle leur écrivait que sa santé était satisfaisante, qu'il allait aux travaux et qu'il n'essayait pas d'éviter ceux-ci. Il était presque indifférent à la qualité de la nourriture, mais cette nourriture était si mauvaise — à part les dimanches et les jours de fête — qu'il accepta quelque argent de Sonia pour pouvoir obtenir du thé chaque jour ; il lui demanda de ne pas s'inquiéter l'assurant que toutes ses désagréables questions ne faisaient que l'ennuyer. Sonia disait encore qu'il vivait dans une chambre commune ; qu'elle n'avait pas vu l'intérieur de leurs casernes, mais qu'elle pouvait déduire par ce qu'elle avait entendu dire qu'elles étaient étroites, laides et malsaines ; il dormait sur un lit de planches, en y étendant un morceau de feutre, et il ne voulait rien d'autre. Mais il vivait ainsi, non pour suivre quelque plan préconçu ni avec quelque intention, mais bien par pure inattention et indifférence vis-à-vis de son sort.

Sonia écrivait franchement qu'au début surtout, non seulement il ne s'intéressait pas à ses visites, mais que celles-ci provoquaient son dépit ; il était peu loquace et même grossier avec elle, mais, finalement, ces entrevues devinrent une habitude pour lui et même presque une nécessité, si bien qu'il fut très chagriné lorsqu'elle tomba malade et dut interrompre ses visites pendant quelques jours. Elle le voyait les dimanche et les jours de fête près du portail de la prison ou au corps de garde, où on le faisait venir pour quelques minutes ; en semaine, elle le rencontrait aux travaux, aux ateliers, à la briqueterie, ou aux baraques au bord de l'Irtych. D'elle-même, Sonia disait qu'elle avait réussi à acquérir des relations et des protections dans la ville ; qu'elle s'occupait de couture et, comme il n'y avait presque pas de couturières, elle était devenue rapidement indispensable dans beaucoup de maisons ; elle ne mentionna pourtant pas le fait que, par son intermédiaire, Raskolnikov bénéficia de la protection des autorités, que le ré-

gime des travaux fut adouci pour lui, etc... Enfin elle annonça (Dounia avait remarqué à ce propos une inquiétude particulière dans ses dernières lettres) qu'il fuyait tout le monde, que les forçats ne l'aimaient pas ; qu'il n'ouvrait pas la bouche pendant des journées entières et qu'il devenait très pâle. Soudain, dans sa dernière lettre, Sonia écrivit qu'il était tombé sérieusement malade et qu'il se trouvait dans la salle des détenus de l'hôpital...

[Retour à la Table des matières](#)

Épilogue II

[Retour à la Table des matières](#)

Il était déjà malade depuis longtemps, mais ce n'était ni l'horreur de sa vie de forçat, ni les travaux, ni la mauvaise nourriture qui avaient brisé ses forces. Oh ! Peu lui importaient les tortures et les souffrances ! Au contraire, il était même heureux de pouvoir travailler : l'épuisement physique lui procurait au moins quelques heures de sommeil paisible. Et qu'importait la nourriture : de la soupe claire où nageaient des cafards : Il lui était souvent arrivé, lorsqu'il était étudiant, de n'avoir même pas une telle pitance. Ses vêtements étaient chauds et adaptés à son genre de vie. Il ne sentait même pas les fers qu'il portait aux pieds. Serait-ce lui qui aurait eu honte de sa tête rasée et de sa veste en deux pièces ? Et devant qui ? Devant Sonia ? Sonia le craignait. Pourquoi aurait-il eu honte devant elle ?

Eh bien, c'était ainsi. Il avait honte même devant Sofia, que, pour se venger, il torturait par ses manières méprisantes et grossières. Mais ce n'était ni de sa tête rasée ni des fers aux pieds qu'il avait honte : son orgueil avait été profondément blessé et c'est cela qui le fit tomber malade. O ! comme il eût été heureux s'il avait pu s'accuser lui-même ! Il aurait tout supporter alors, même la honte et l'ignominie. Mais il s'était examiné lui-même avec sévérité et sa conscience acharnée et attentive ne trouva dans son passé, aucune faute bien terrible, excepté le fait d'avoir *manqué son coup*, ce qui pouvait arriver à tout le monde. Il avait honte précisément de ce que lui, Raskolnikov, s'était perdu, si aveuglément, avec une aussi totale absence d'espoir, si obscurément et si stupidement, suivant quelque arrêt d'une aveugle

destinée et qu'il devait s'humilier, se soumettre à « l'absurdité » d'une quelconque condamnation, s'il voulait trouver enfin un peu de repos.

Au présent : l'inquiétude sans objet et sans but ; dans l'avenir : un sacrifice continu par lequel rien n'était obtenu : voilà quel était son sort. Et qu'importait si dans huit ans, âgé alors de trente-deux ans seulement, il pourrait de nouveau commencer à vivre ! Pourquoi vivre ? Quels projets ferait-il ? Vers quoi tendrait-il ? Vivre pour exister ? Mais il avait été mille fois prêt, même auparavant, à donner son existence pour une idée, pour un espoir, pour une fantaisie même. La satisfaction d'exister ne lui suffisait pas ; il avait toujours voulu davantage. Il était possible que la seule intensité de ses désirs ait déjà suffi à ce qu'il se considère lui-même comme un homme auquel il est permis plus qu'à d'autres.

Pourquoi la Providence ne lui envoyait-elle pas le repentir, le repentir brûlant qui brise le cœur et qui chasse le sommeil, un de ces repentirs dont la torture fait rêver de corde et d'eau profonde ? Combien il en aurait été heureux ! Les tortures et les larmes, c'est la vie aussi ! Mais il ne se repentait pas d'avoir commis son crime.

Au moins il aurait pu s'en vouloir d'être sot, comme il s'en était voulu pour avoir commis les actes affreux et stupides qui l'avaient conduit en prison. Mais maintenant qu'il était en prison, avec la liberté de méditer, il réfléchissait ; il passa de nouveau en revue tous ses actes et il ne les trouva nullement aussi affreux ni aussi stupides qu'ils lui avaient paru lors de cette fatale époque qui avait immédiatement précédé sa dénonciation.

« En quoi, en quoi donc, pensait-il, mon idée était-elle plus stupide que d'autres idées ou d'autres théories qui pullulent et s'entrechoquent dans le monde depuis qu'il existe. Il suffit d'aborder la question avec un esprit absolument indépendant, large, délivré des influences habituelles, et alors, évidemment, mon idée ne paraîtra plus du tout aussi... insolite. Oh, négateurs, oh, sages à cinq sous pièce, pourquoi vous arrêter à mi-chemin ! »

« Je me demande pour quelle raison mon acte leur semble si affreux ? » se disait-il. « Est-ce parce que c'est un forfait ? Que signifie

le mot forfait ? Ma conscience est tranquille. Evidemment, un crime a été commis ; évidemment le sang a été versé et cela est contraire à la lettre de la loi ; eh bien, prenez donc ma tête puisque c'est contre la lettre de la loi... et que cela suffise ! Evidemment, dans ce cas-là, beaucoup parmi les bienfaiteurs de l'humanité, qui n'ont pas hérité de leur pouvoir mais qui ont dû s'en emparer, auraient dû être exécutés au moment où ils faisaient leurs premiers pas. Mais ces gens-là avaient pu supporter les premières épreuves et pour cela ils ont été justifiés, tandis que moi, je n'ai pas pu les supporter et, à cause de cela, je n'avais pas le droit de me permettre de faire ce pas. »

Voici uniquement ce qui, pour lui, était un crime : le fait qu'il ait faibli et qu'il se soit dénoncé.

Il souffrait aussi à cette pensée : pourquoi ne s'était-il pas suicidé ? Pourquoi lorsqu'il était debout près du fleuve, avait-il préféré aller se dénoncer ? Est-il possible qu'il y ait une telle force dans le désir de vivre et qu'il soit si difficile de la maîtriser ? Svidrigaïlov l'avait bien maîtrisée, lui qui, pourtant, craignait la mort ?

Il se torturait avec cette question et il ne pouvait comprendre que déjà alors, au moment où il était debout près du fleuve, il pressentait peut-être en lui-même une profonde erreur dans ses convictions. Il ne comprenait pas que ce pressentiment pouvait annoncer un changement prochain dans sa vie, sa résurrection à venir, une façon nouvelle de considérer l'existence.

Il admettait plus facilement avoir cédé à la pression de l'instinct brutal qu'il n'avait pas été en mesure de refouler ni d'éviter (à cause de sa faiblesse et de sa médiocrité). Il observait ses camarades de baigne et il s'étonnait de voir à quel point ils aimaient tous la vie, comme ils y tenaient ! Il semblait qu'en prison, précisément, les gens aimaient plus la vie qu'en liberté. Quelles affreuses souffrances n'avaient pas connues certains d'entre eux, par exemple, les vagabonds ! Était-il possible qu'ils attachassent tant de prix à un rayon de soleil, à la forêt touffue, à quelque source glacée perdue dans le plus épais du taillis, qu'ils avaient aperçue il y a trois ans déjà et à laquelle ils rêvaient comme à une entrevue avec une maîtresse, la voyant en rêve, avec le gazon vert tout autour d'elle et un petit oiseau chantant dans le buis-

son. En les examinant avec plus d'attention, il voyait des exemples encore plus inexplicables.

Au début, il n'observa évidemment pas beaucoup le milieu qui l'entourait en prison et il n'en avait nulle envie. C'était comme s'il vivait les yeux fixés au sol : regarder était insupportable pour lui, cela provoquait son dégoût. Mais beaucoup de choses finirent pas l'étonner et, involontairement, il se mit à remarquer ce qu'il ne soupçonnait pas avant. D'une manière générale ce qui l'étonna surtout, c'était cet effarant, cet infranchissable abîme qui le séparait de tout ce monde. Il semblait qu'ils fussent de races différentes. Ils se considéraient même avec défiance et inimitié. Il connaissait et comprenait les causes générales de cette scission ; mais jamais il n'avait pensé auparavant que ces causes étaient en réalité aussi profondes et aussi puissantes. Il y avait aussi dans la prison des Polonais déportés, criminels politiques. Ceux-ci considéraient simplement tout ce monde comme un troupeau d'ignorants et de valets et les méprisaient du haut de leur grandeur ; mais Raskolnikov ne pouvait les voir sous ce jour : il comprenait clairement que ces ignorants étaient dans bien des choses beaucoup plus intelligents que ces mêmes Polonais. Il y avait également des Russes qui méprisaient aussi par trop ce monde-là : un ancien officier et deux séminaristes ; Raskolnikov comprit également leur erreur.

Quant à lui, il n'était pas aimé et tous l'évitaient. On en vint finalement à le détester, — pourquoi ? Il ne le savait. On le méprisait, on le raillait ; des prisonniers bien plus coupables que lui se moquaient de son crime.

— Tu es un monsieur ! lui disaient-ils. Une hache, ce n'est pas fait pour toi ; ce n'est pas la besogne d'un monsieur !

A la deuxième semaine du carême, son tour vint de remplir ses devoirs religieux en compagnie de toute sa caserne. Il alla à l'église et il pria comme tout le monde. Une querelle survint — il ne sut même pas pour quelle raison — et tous se précipitèrent avec rage sur lui :

— Tu es un impie ! Tu ne crois pas en Dieu ! lui cria-t-on. — Il faudrait te tuer.

Il ne leur avait jamais parlé ni de Dieu ni de religion, et pourtant ils voulaient le tuer parce qu'il était impie ; il ne leur répondit pas. L'un des forçats se précipita sur lui en proie à une rage folle ; Raskolnikov était tranquille et silencieux : il ne leva pas un sourcil, pas un trait de son visage ne frissonna. Un garde eut le temps de s'interposer entre lui et son agresseur, sinon, le sang aurait été versé.

Une autre question encore restait sans solution : pourquoi, tous, aimaient-ils tant Sonia ? Elle ne cherchait pas leurs bonnes grâces ; ils ne la rencontraient que rarement, parfois seulement aux chantiers où elle venait le voir pour un instant. Et pourtant, tous la connaissaient déjà, tous savaient qu'elle l'avait suivi *lui*, tous savaient comment elle vivait, où elle vivait. Elle ne leur donnait pas d'argent, elle ne leur rendait pas de services particuliers. Une fois seulement, à la Noël elle apporta un cadeau pour toute la prison : des pâtés et des petits pains blancs. Mais peu à peu, entre eux et Sonia, s'établirent des relations plus étroites : elle écrivait pour eux des lettres à leur proches et elle les postait. Leurs parents et parentes qui venaient dans la ville laissaient chez elle, suivant les indications des détenus, des paquets et même de l'argent qui leur étaient destinés. Leurs femmes et leurs maîtresses la connaissaient et allaient la voir. Et lorsqu'elle se rendait aux chantiers pour voir Raskolnikov ou bien quand elle rencontrait un groupe de prisonniers qui s'y rendaient, tous soulevaient leur chapeau, tous la saluaient : « Petite mère, Sophia Sémionovna ! disaient les grossiers bagnards marqués par l'infamie, à ce petit être frêle — tu es notre mère tendre et douce ! » Ils lui souriaient. Ils aimaient même sa démarche, se retournaient pour la suivre des yeux et la vantaient ; ils la félicitaient même d'être si petite, ils ne savaient plus que dire à sa louange. On venait même se faire soigner par elle.

Il resta à l'hôpital pendant toute la fin du Carême et la Semaine-Sainte. Déjà convalescent, il se souvint de ses rêves du temps où il était couché fiévreux et délirant. Il avait rêvé que le monde entier était condamné à devenir la victime d'un fléau inouï et effrayant qui venait d'Asie et envahissait l'Europe. Tous devaient y succomber, excepté certains élus, fort peu nombreux. Des trichines d'une espèce nouvelle avaient fait leur apparition ; c'étaient des vers microscopiques qui s'insinuaient dans l'organisme de l'homme, mais ces êtres étaient des esprits pourvus d'intelligence et de volonté. Les gens qui les avaient

ingérés devenaient immédiatement possédés et déments. Mais jamais personne ne s'était considéré comme aussi intelligent et aussi infaillible que les gens qui étaient contaminés. Jamais ils n'avaient considéré comme plus infaillibles leurs jugements, leurs déductions scientifiques, leurs convictions et leurs croyances morales. Des villages, des villes, des peuples entiers étaient infectés et succombaient à la folie. Tous étaient dans l'inquiétude et ne se comprenaient plus entre eux ; chacun pensait que lui seul était porteur de la vérité et chacun se tourmentait à la vue de l'erreur des autres, se frappait la poitrine, versait des larmes et se tordait les bras. On ne savait plus comment juger ; on ne pouvait plus s'entendre sur le point de savoir où était le mal et où était le bien. On ne savait plus qui accuser ni qui justifier. Les gens s'entretuaient, en proie à une haine mutuelle inexplicable. Ils se rassemblaient en armées entières ; mais à peine en campagne, ces armées se disloquaient, les rangs se rompaient, les guerriers se jetaient les uns sur les autres, se taillaient en pièces, se pourfendaient, se mordaient et se dévoraient. Le tocsin sonnait sans interruption dans les villes ; on appelait, mais personne ne savait qui appelait et pour quelle raison, et tous étaient dans une grande inquiétude. Les métiers les plus ordinaires furent abandonnés parce que chacun offrait ses idées, ses réformes et que l'on ne parvenait pas à s'entendre ; l'agriculture fut délaissée. Par endroits, les gens se rassemblaient en groupes, convenaient quelque chose tous ensemble, juraient de ne pas se séparer mais immédiatement après, ils entreprenaient de faire autre chose que ce qu'ils s'étaient proposé de faire, ils se mettaient à s'accuser entre eux, se battaient et s'égorgeaient. Des incendies s'allumèrent, la famine apparut. Le fléau croissait en intensité et s'étendait de plus en plus. Tout et tous périrent. Seuls, de toute l'humanité, quelques hommes purent se sauver, c'étaient les purs, les élus, destinés à engendrer une nouvelle humanité et une nouvelle vie, à renouveler et à purifier la terre : niais personne n'avait jamais vu ces hommes, personne n'avait même entendu leur parole ni leur voix.

Raskolnikov fut tourmenté par le fait que ce cauchemar insensé se fût gravé si douloureusement et si tristement dans sa mémoire et que l'impression produite par ces rêves de fièvre lui restât si longtemps. C'était déjà la deuxième semaine après la Semaine-Sainte le temps était doux, clair et printanier ; on avait ouvert les fenêtres (garnies de barreaux et sous lesquelles veillaient une sentinelle) de la salle résér-

vée aux détenus. Sonia, tout le temps de sa maladie, n'avait pu le visiter que deux fois ; il fallait chaque fois demander l'autorisation et ce n'était pas chose aisée. Mais elle venait souvent dans la cour de l'hôpital, sous les fenêtres, surtout le soir ; parfois elle ne venait que pour rester une minute et regarder, ne fût-ce que de loin, les fenêtres de la salle. Un soir, Raskolnikov, qui était presque guéri, s'endormit ; s'étant réveillé, il s'approcha par hasard de la fenêtre et soudain, il vit au loin Sonia, debout près de la porte cochère. Il semblait qu'elle attendît quelque chose. Ce fut comme si on lui avait transpercé le cœur en cet instant ; il frissonna et s'éloigna vivement de la fenêtre. Le lendemain Sonia ne vint pas, le surlendemain non plus ; il se surprit à l'attendre avec inquiétude. Enfin il put quitter l'hôpital. Arrivé à la prison, il apprit des détenus que Sophia Sëmionovna était tombée malade, qu'elle gardait le lit et ne sortait plus.

Il fut très inquiet et il fit prendre de ses nouvelles. Il apprit bientôt que sa maladie n'était pas grave. Ayant su qu'il était si anxieux à son sujet, Sonia lui fit parvenir un mot écrit au crayon où elle lui disait qu'elle allait beaucoup mieux, que ce n'était qu'un léger rhume et qu'elle viendrait bientôt très bientôt, le voir au chantier. Pendant qu'il lisait ce billet, son cœur battait à faire mal.

La journée était de nouveau claire et tiède. Tôt au matin, vers six heures, il s'en alla au chantier du bord de la rivière où un four de cuisson et une installation de broyage d'albâtre étaient aménagés dans un hangar. Trois forçats seulement s'y rendaient. Arrivés là, l'un des prisonniers, accompagné d'un garde, retourna à la forteresse pour y chercher un outil ; l'autre se mit à fendre du bois et à en garnir le four. Raskolnikov sortit du hangar sur la berge, s'assit sur un tas de poutrelles empilées près de la construction et se mit à regarder la large et déserte rivière. Une vaste vue se découvrait de la haute berge. A peine perceptible, une chanson parvenait de la rive opposée. Là-bas, dans la stoppe infinie inondée de soleil, on apercevait les points noirs des tentes des nomades. Là-bas était la liberté ; d'autres gens, tout différents de ceux d'ici, y habitaient ; là-bas, le temps semblait s'être arrêté, le siècle d'Abraham et de ses troupeaux n'avait pas encore pris fin pour eux. Raskolnikov regardait au loin sans un mouvement et sans pouvoir détacher son regard de ce lointain ; sa pensée devenait un rêve, une vision ; il ne pensait plus à rien, mais une angoisse inconnue

l'agitait et le tourmentait.

Soudain, Sonia se trouva près de lui. Elle s'était approchée silencieusement et s'était assise à ses côtés. C'était tout au début de la journée : la fraîcheur du matin ne s'était pas encore adoucie. Elle était vêtue de sa pauvre vieille cape et du châle vert. Son visage portait encore les traces de la maladie : elle avait pâli et maigri. Elle lui sourit d'un sourire accueillant et heureux, mais, à son habitude, elle ne lui tendit la main que timidement.

Elle faisait toujours ce geste avec timidité. Parfois, elle ne tendait même pas du tout la main, tant elle craignait de se voir repoussée. Il prenait toujours sa main avec une sorte de répugnance ; il montrait toujours du dépit de la rencontrer ; parfois, il se taisait obstinément pendant toute sa visite. Il arrivait qu'elle prenait peur et qu'elle s'en allait profondément chagrinée. Mais, à présent, leurs mains ne se séparèrent pas : il lui jeta un regard rapide, ne dit rien et baissa les yeux au sol. Ils étaient seuls ; personne ne les voyait. Le garde s'était détourné.

Il ne sut pas comment cela se passa, mais il se sentit soulevé par une force inconnue et jeté aux pieds de Sonia. Il pleurait et il étreignait ses genoux. Au premier moment, elle s'effraya terriblement et son visage devint mortellement pâle. Elle bondit et, toute tremblante, elle se mit à le regarder. Mais immédiatement, à l'instant même, elle comprit tout. Un bonheur infini brilla dans ses yeux ; elle avait compris, elle n'avait plus de doute maintenant, il l'aimait, il l'aimait d'un amour sans limite et son heure était enfin venue...

Ils voulaient parler, mais ils ne le pouvaient pas. Les larmes inondaient leurs yeux. Ils étaient hâves tous les deux ; mais ces visages malades et pâles s'auréolaient déjà du renouveau futur, de la résurrection totale à une vie nouvelle. L'amour les avait ressuscités ; le cœur de l'un contenait des sources intarissables de vie pour l'autre.

Ils décidèrent d'attendre et de patienter. Ils en avaient encore pour sept ans ; en attendant cette échéance, ils allaient vivre encore d'insupportables souffrances et tant d'infinité de bonheur ! Mais Raskolnikov avait ressuscité et il le savait, il le sentait pleinement de tout son

être renouvelé, tandis qu'elle ne vivait que de sa vie à lui !

Le soir du même jour, pendant qu'on verrouillait les casernes, Raskolnikov était couché sur son lit de planches et pensait à elle. Il lui parut, ce jour-là, que les forçats, ses anciens ennemis, le regardaient d'un autre œil. Ils lui adressaient eux-mêmes la parole et ils lui répondaient aimablement. Il se souvint de cela à présent, mais, pensa-t-il, cela devait être ainsi : tout ne devait-il pas changer maintenant ?

Il pensait à elle. Il se souvint combien il avait constamment tourmenté et déchiré son cœur ; il se rappela son petit visage maigre et pâle, mais ces souvenirs ne le tourmentaient plus : il savait par quel amour infini il allait racheter à présent toutes ses souffrances.

Et puis, qu'étaient toutes ces souffrances du passé ! *Tout*, même son crime, même la condamnation et l'exil, lui paraissaient être à présent, dans ce premier élan, autant d'événements extérieurs, étranges, auxquels il ne s'était même pas trouvé mêlé. Du reste, il ne pouvait, ce soir-là, réfléchir longtemps, d'une façon continue, et concentrer sa pensée sur quelque chose ; et puis, il n'aurait rien pu résoudre consciemment à présent ; il ne faisait que sentir. La vie avait remplacé la dialectique, et sa conscience devait élaborer quelque chose de tout nouveau.

Un Evangile se trouvait sous son oreiller. Il le prit machinalement. Ce livre appartenait à Sonia ; c'était ce même volume dans lequel elle lui avait lu la résurrection de Lazare. Au début de son séjour au bagne, il avait pensé qu'elle allait le persécuter de ses sermons religieux, qu'elle allait lui parler continuellement de l'Evangile et lui forcer la main pour qu'il accepte des livres. Mais, à son grand étonnement, elle ne fit jamais allusion à cela, elle ne lui offrit même pas d'Evangile. Il le lui avait lui-même demandé peu avant sa maladie et elle lui apporta le livre sans un mot. Il ne l'avait pas ouvert jusqu'ici.

Il ne l'ouvrit pas maintenant non plus, mais une pensée lui vint : « Est-il possible à présent que ses convictions ne fussent pas les miennes ? Ses sentiments, ses aspirations, tout au moins... »

Elle avait été aussi tout agitée pendant cette journée et, la nuit, la

maladie la reprit. Mais elle était à ce point heureuse que son bonheur l'effrayait. Sept ans, *seulement* sept ans !... Au début de leur bonheur, ils étaient, par instants, prêts à considérer ces sept ans comme sept jours. Il ignorait que la vie nouvelle ne lui serait pas donnée sans souffrances, qu'il devrait encore la payer très cher, la payer d'une grande épreuve héroïque et douloureuse...

Mais ici débute une autre histoire, l'histoire du renouvellement progressif d'un homme, l'histoire de sa régénération, de son passage progressif d'un monde à l'autre, de son accession à une nouvelle réalité qui lui était jusqu'alors totalement inconnue. Cela pourra faire le thème d'un nouveau récit, mais celui-ci est terminé.

FIN

[Retour à la Table des matières](#)